

peuple & culture

la . L e t t r e

les mots qui UNIVERSITÉ D'AUTOMNE 98 disent le monde, les mots qui changent le monde

DOSSIER

sortir la tête

Une exposition qui donne à voir non seulement des œuvres mais aussi des procédures mettant en jeu art/politique/information.

bâtir en terre crue

Au regard de notre passé, la terre crue est, de très loin, le plus répandu de nos matériaux de construction. La dictature de la vitesse nous commande de la laisser tomber afin de donner à nos abris une allure de machine.

sténopé au Mali

Une expérience de formation de jeunes Maliens à la création d'images photographiques à partir d'un détournement d'objets.

AVEC OU SANS DÉTAIL PETIT - PHOTO ROBERT HUNTER

Une université consacrée à la langue et au langage pour faire écho à l'histoire et à l'actualité de Peuple et Culture et mettre en avant l'ensemble des enjeux qui y sont liés.

ÉDITO	3
DOSSIER	
Les mots qui disent le monde, les mots qui changent le monde	
Au cœur de la condition humaine	4-5
Cécil Guitart	
Devenons des citoyens multilingues	6-9
Claude Hagège	
Quel partenariat mettre en place pour former des lecteurs permanents ?	10-12
Jacques Fijalkow	
Le langage et les mots évoluent en fonction des événements	13-15
Jean-Claude Lucien	
Prendre langue... pour démocratiser la culture ...	16
Nadine Etcheto-Tharel	
Un sentiment de déception	17
Jean-Claude Pompougnac	
Que vient faire un écrivain dans un atelier d'écriture ?	18
Michel Séonnet	
Ecrire sans obéir ou le sens de l'écriture	19
Agnès Bessac	
Hypothèse sur l'origine de l'alphabet	20-22
Marc-Alain Ouaknin	
En raison attentive	23-25
Jean-Claude Lucien	
Rencontre avec le symbolique	25
Catherine Bachellier	
Pour conclure	26-27
Cécil Guitart	
REFLETS	
Sortir la tête	28-29
Manée Teyssandier	
Bâtir en terre crue	30-31
Pascal Baeteman, Alain Marcone	
Sténopé	32
Albert Clermont	
Note de lecture	33
Jean-François Chosson	
BREVES	34-35

é d i t o

A demi-mots

Ce premier numéro de l'année 1999 est presque exclusivement consacré à notre dernière Université d'automne... Les Universités annuelles sont un moment fort de notre mouvement : concentration de militants, construction de sens, simple plaisir de se retrouver ensemble...

Pour cette Université d'automne de 1998, nous nous sommes donné l'ambition de travailler sur l'usage et sur l'impact des mots, "ces mots qui disent le monde, ces mots qui changent le monde".

Les mots servent à parler, à écrire, à diffuser des idées... ; les mots permettent d'écouter, de lire, de recevoir un message...

Ils sont pourtant la "meilleure et la pire des choses" car ils servent à informer, mais aussi à tromper, à rassurer, mais aussi à trahir.

Ils restent le principal outil de formation, de médiation, d'émancipation.

Ils sont le noyau du langage oral, du texte manuscrit, imprimé ou numérisé... Ils sont au cœur de la condition humaine et façonnent l'existence de l'homme depuis son origine.

Pour un mouvement comme le nôtre, **réfléchir sur ce thème c'était explorer notre raison d'être dans le climat d'incompréhension qui caractérise notre millénaire finissant**

Nous l'avons fait à travers les préoccupations qui sont les nôtres : la création artistique, l'apprentissage des langues, l'éducation, la culture, l'émancipation des hommes, la transformation du monde.

L'ambition de cette université a été atteinte, et les réponses apportées le seront grâce aux

mots (toujours !) organisés dans des phrases et dans les pages de la livraison de cette *Lettre* que vous allez lire.

Vous y découvrirez, grâce à Jacques Fijalkow, que l'innovation est possible à l'école et, grâce à Jean-Claude Lucien, que l'éducation et la formation ne se réalisent complètement que dans une œuvre.

Claude Hagège, avec brio, nous a montré comment on jongle avec les mots pour parler de plus en plus de langues possibles et, surtout, à quel point les langues sont une affaire politique : à méditer dans un continent européen à pays plurilingues où le nombre de multilingues est fort réduit.

Le débat animé par Nadine Etcheto en présence de Jean-Claude Pompuynac a mis en évidence le sentiment de déception de ne plus entrer en résonance avec les mots d'un Joffre Dumazedier qui ne sépare pas éducation, enseignement et culture.

Avec Michel Séonnet, vous comprendrez que les mots peuvent résister à la valeur marchande à tel point que, pour Agnès Bessac, ils lui permettent de se découvrir soi-même et de se réaliser.

Jouer avec les mots pour Marc-Alain Ouaknin, c'était aussi spéculer sur les origines de l'écriture et déclencher une controverse dont Jean-Claude Lucien et Catherine Bachellier rendent compte.

J'espère que cette présentation "à demi-mots" de cette Université d'automne 1998, vous incitera à découvrir "à traits pleins et déliés" les mots qui, "mot à mot", vous entraîneront dans ce que nous avons essayé ensemble de découvrir ou de vérifier... que **l'accès aux mots ne doit pas être réservé à quelques privilégiés mais invitation à l'aventure pour tous et pour chacun**

Cécil Guitart

Une Université consacrée à la langue et au langage pour faire écho à l'histoire et à l'actualité de Peuple et Culture, depuis l'intérêt des fondateurs, en particulier de Joffre Dumazedier, pour la relation entre langue ordinaire et langue savante, jusqu'aux ateliers d'écriture, en passant par les clubs et fiches de lecture, les stages de lecture rapide, les actions d'alphabétisation et de lutte contre l'illettrisme, les cafés philosophiques, lectures publiques, cours de langues étrangères, etc.

essayer en noir

Au cœur de la condition humaine

Pour nous qui nous nourrissons dans le creuset de l'éducation populaire, le récit de Babel témoigne de la complexité des langues, du langage et de la médiation... thèmes de cette université.

Avant que les hommes de Babel ne décident de construire une ville et une tour dont le sommet toucherait le ciel, toute la terre possédait une même langue et les mêmes mots.

Après avoir vu la ville et la tour, la Bible (Genèse 11...), raconte que Dieu provoqua la séparation des langues, afin d'empêcher les hommes de céder à leur impulsion collective d'entreprendre des actions communes sans projet réfléchi !

Trop tard ! car une fois saisie dans sa grandeur, l'idée ne peut disparaître : comme l'a dit Kafka « tant qu'il y aura des hommes il y aura le désir ardent d'achever la construction de la tour ». Par exemple :

- celui de vouloir parler toutes les langues et/ou de retrouver la langue unique,
- celui de vouloir donner à tous accès à la connaissance et à la culture,
- celui de vouloir réconcilier culture et éducation,
- celui de vouloir entrer dans la société de l'information pour profiter de ses promesses et en atténuer les risques,
- celui d'accompagner les pratiques d'autoformation tout au long de la vie,
- celui de développer la décentralisation dans une logique d'aménagement durable du territoire,
- celui de s'engager pour une meilleure intégration par des échanges Nord-Sud...

Des rêves qui, à Peuple et Culture, ne s'opposent pas à l'action... Nous qui ne

Les mots
qui disent
le monde,
les mots
qui
changent
le monde

gris
ou
couleur

au savoir et à la culture,

- en participant aux dynamiques de formation..., pour donner sens, maîtriser les mutations à l'œuvre et contrebalancer l'économisme dominant,
- en contribuant à la réflexion sur le développement local..., pour favoriser un mode de développement conciliant progrès économique, protection sociale et préservation des ressources.
- en reprenant notre débat sur la place du travail et du temps libre aujourd'hui..., pour affirmer que la réduction progressive du travail ouvre de fantastiques possibilités de libération.

Cette université ne vise pas à nous projeter dans des utopies indépassables. Plus simplement, on l'aura compris, elle reprend la question que nous nous posons inlassablement, université après université, de la construction (reconstruction) du sens par les processus de l'éducation populaire et de la médiation culturelle.

Son ambition, et c'est déjà beaucoup, sera de montrer comment ces processus passent par le langage, par les langages.

Il n'en reste pas moins que le sujet est vaste, car le langage est au cœur de la condition humaine, il est notre perception du monde, nos relations à autrui, notre rapport au savoir, notre inscription dans la société.

Plus modestement, nous avons choisi trois approches :

- une entrée pédagogique, qui renvoie à la fois aux modes d'acquisition et de maîtrise de la ou des langues ;
- une entrée artistique qui explore les liens entre langue et création ;
- une entrée géo-politique qui met l'accent sur les rapports entre langue et société et sur la place qui est faite aux langues, du local au mondial.

Cécil Guitart

Devenons des citoyens multilingues

Claude Hagège, un "fou des langues", comme il se définit lui-même, part en croisade pour l'apprentissage précoce des langues, signe de respect vis-à-vis d'autrui, autant que résistance à l'impérialisme américain.

dans la thématique de la diversité des langues, deux termes doivent être distingués : plurilinguisme et multilinguisme. Le terme plurilinguisme s'applique à des Etats, à des nations constituées en Etats ou à des minorités au sein d'Etats qui ne sont pas reconnues comme telles. Le multilinguisme s'applique à des individus parlant plusieurs langues. Multilingue implique bilingue et, réciproquement, bilingue implique aussi multilingue. Les enfants ayant bénéficié d'un bilinguisme précoce à l'école, dans la mesure où ils ont appris deux langues très tôt, sont en état d'en apprendre bien plus. Si l'apprentissage bilingue implique l'apprentissage multilingue, ou du moins, l'inscrit dans sa continuité logique, l'unilinguisme est une piètre préparation au multilinguisme. Si l'on compare l'Europe à d'autres continents, on consta-

te que, pour des raisons qui tiennent aux nationalismes et à une politique très ancienne, l'Europe est fréquemment un continent à pays plurilingues mais que le nombre de multilingues y est fort réduit. Or, un pays plurilingue devrait avoir des habitants multilingues mais, à cette logique, l'Europe apporte un démenti (voir encadré page 7).

Contrairement à l'Europe, l'Afrique et l'Asie sont des continents avec un grand nombre de pays plurilingues et un nombre considérable d'habitants multilingues. L'Inde est l'exemple d'un pays extrêmement plurilingue avec d'innombrables multilingues. Après que l'Inde fut devenue indépendante, Nehru proposa que l'hindi, dans sa version brahmaniste, la plus parlée, soit la langue officielle. En Inde, une centaine de langues régionales existe. À Calcutta, on parle le bengali, à Lahore on parle le pendjabi, au Népal, le népali, New Delhi est en zone hindi... L'unique façon d'éviter des conflits tribaux, religieux et régionaux, c'était de prendre la langue de l'ancien colonisateur, l'anglais, comme langue officielle et véhiculaire. D'anciennes colonies britanniques sont dans la même situation. Un grand nombre de communautés utilisent chacune une langue différen-

te, comme en Thaïlande ou en Birmanie. Le thaï et le birman ne sont que les langues de l'ethnie majoritaire et au pouvoir. Aussi la langue officielle reste-t-elle l'anglais. En Afrique du Sud, la minorité blanche oppressive, avec l'apartheid, a imposé sa langue. Dans d'autres pays africains, le Nigeria, la Tanzanie, le Kenya, l'Ouganda on a voulu éviter des conflits tribaux. L'ethnie au pouvoir va être tentée de proposer de façon naturelle, mais intolérable pour les autres, sa propre langue. Aussi, pour éviter des conflits trop aigus, l'anglais, émotivement moins chargé, a-t-il été souvent choisi comme langue officielle. Si, en Afrique, il y a d'innombrables multilingues, c'est surtout parce que les pères sont polygames, l'enfant apprenant les langues de toutes ses mamans.

La langue, une affaire politique

La France en donne une preuve plus évidente encore que d'autres pays européens. Avec l'édit de Villers-Cotterêts, en 1539, François I^{er} proclame que les articles qui légifèrent sur la vie privée des personnes, des couples et des familles, seront dorénavant des dispositions légales, non plus rédigées en latin, mais "en langage mater-

nel français et non autrement". Ce faisant, il ne décide pas seulement de ne plus utiliser comme langue juridique le latin ; implicitement il vise aussi les langues régionales. À la Révolution, les Montagnards ont renversé l'Ancien Régime, mais sur ce plan, ils agissent dans sa continuité. Tout comme la monarchie, et plus qu'elle encore, la première République va pourchasser les langues régionales. Les Conventionnels dépêchent le député Barrère et l'abbé Grégoire, dans les provinces où ils constatent que la contre-révolution parle en patois. Le breton, le basque, l'occitan, le flamand, l'alsacien sont les supports de propos totalement hostiles à la Révolution. Ceux qui utiliseront une autre langue que le français - des langues régionales donc - s'exposent à de lourdes amendes et sont menacés. La langue est bien un problème politique. En 1994, Jacques Toubon reprend les propositions de Catherine Tasca faites fin 1993, au nom du gouvernement socialiste, dans une loi qui ne demande pas de renoncer à des mots d'origine anglaise, pour certains bien francisés depuis le XVIII^e siècle (redingote, boulingrin, paquebot), mais décide que les notices des produits du commerce alimentaire ou pharmaceutique, rédigées en langue étrangère, en anglais donc, tombent sous le coup de la loi. Cette loi s'inscrit dans

une tradition bien française qui consiste à légiférer sur la langue, sous la monarchie comme sous la République. Que dire sur l'aspect international ? Aujourd'hui, nous savons qu'une langue de diffusion mondiale rend de grands services et que, probablement pour cette raison, sa diffusion ira encore croissant. Cette langue, je l'appelle l'anglo-américain. Même si un Britannique conversant avec un Américain s'identifie comme n'étant pas du même pays, la communication passe. Ce que j'appelle l'anglo-américain avec un mot composé reste une seule et même langue. Certains disent, à mon avis complètement dans l'illusion et l'idéalisme, que l'unité d'une langue dans le monde signifierait la fin des conflits. C'est une absurdité complète. Des gens qui parlent la même langue s'entre-tuent et des gens qui parlent des langues différentes se comprennent. Je coupe ainsi l'herbe sous les pieds de celui que j'appelle "l'espérantiste de service". Le rêve de Zamexhof, l'inventeur de l'espéranto, était fondé sur une idée fausse, n'en déplaise aux espérantistes qui sont très militants. L'objectif était qu'une langue unique se dégageât du foisonnement des langues de l'humanité contemporaine, car Zamexhof était persuadé que c'est parce qu'on parle

Belgique : un exemple d'unilinguisme à l'européenne

La Belgique est en train d'éclater en au moins trois entités, presque uniquement pour des raisons linguistiques : les Flandres, la Wallonie et Bruxelles, cette dernière ayant acquis une vocation internationale en tant que capitale de l'Europe. Dans la partie dite flamande, les néerlandophones parlent l'ABN, un néerlandais cultivé commun, langue germanique, et apprennent à l'école un néerlandais officiel, celui de la Haye, Amsterdam, Rotterdam ou Bruxelles. Les Wallons, eux, ont le français pour langue maternelle, l'apprennent à l'école et possèdent des parlers régionaux ou des dialectes apparentés à la langue d'oïl. Bien que chaque communauté apprenne la langue de l'autre, elle refuse de s'en servir pour des raisons manifestes d'hostilité réciproque. Voilà donc un pays européen plurilingue où les multilingues potentiels sont peu nombreux à accepter de l'être dans la pratique. Dans le sud-est de la Belgique, près de Aachen (Aix-la-Chapelle), non loin de l'Allemagne occidentale, existent quelques cantons germanophones dont les habitants, parce que minoritaires, pratiquent également le français et le néerlandais. Là, la Belgique est effectivement un pays trilingue.

... des langues différentes qu'on s'entre-tue. L'exemple yougoslave montre clairement le contraire. On a là un démenti cinglant de cette idée généreuse mais non démontrée. L'anglo-américain répond probablement à un désir de communication entre des pays très différents dont les langues ne communiquent pas entre elles. Il est vrai que si l'espéranto avait réussi, il aurait répondu au désir d'une langue qui serve de communication mondiale sans un arrière-plan de pouvoir. La raison de mon hostilité résolue à l'anglo-américain, c'est que derrière se profile la présence impérialiste des Etats-Unis. Toute autre langue à vocation internationale serait préférable, car utiliser l'anglo-américain, c'est nécessairement s'inscrire dans un contexte implicite et parfois explicite de domination de la puissance américaine, puisque, comme par hasard, cette langue qui rend de si grands services se trouve être celle du plus puissant pays du monde. Qu'est-ce que je propose à la place ? Il n'y a pas d'autre solution que l'enseignement multilingue précoce, surtout en Europe où il y a peu, nous l'avons vu, de multilingues. Contre la dictature d'une langue internationale derrière laquelle se profile la plus grande puissance du monde, devenons des citoyens multi-

lingues. Neuf Français sur dix emploient, pour parler dans un pays qui n'est pas anglophone, l'anglais alors que pour un Français, ce n'est pas sa langue maternelle. C'est révoltant car une telle pratique est fondée sur l'idée, presque xénophobe, qu'une langue qui n'est ni une langue maternelle ni celle du pays d'accueil, peut être utilisée alors que, ne serait-ce que pour des raisons affectives, je dois apprendre la langue des gens qui me reçoivent et, ainsi, leur témoigner mon respect en prenant en considération leur langue. C'est l'unique façon de résoudre ce problème aigu du multilinguisme et de résister à la "pression impérialiste de l'anglo-américain". Nous devons multiplier, évidemment par l'école, le nombre des enfants bilingues et, par conséquent, multilingues.

Claude Hagège

Des éléments du débat

• Question : "Le caractère complètement artificiel, complètement utopique, inconditionnellement pacifiste de l'espéranto mérite réflexion. Deux enseignants espérantistes entre deux guerres, en France et en Allemagne, ont lutté avec la pratique de l'espéranto contre l'idée que la guerre était inévitable. Avec ces utopistes, on peut lutter pour que la guerre n'ait plus jamais lieu. L'idée européenne est au cœur de cette utopie. Si l'on rejette avec vous l'anglo-américain, langue de l'impérialisme, que proposez-vous pour que la charge émotionnelle dont vous avez analysé le sens ne soit pas uniquement fondée sur des références au passé mais sur la construction d'une nouvelle société ? Si l'espéranto n'est pas une réponse satisfaisante puisqu'elle n'a pas empêché la seconde guerre mondiale, que pouvez-vous nous proposer au niveau pédagogique, s'appuyant sur la démarche du multilinguisme, qui soit susceptible d'obtenir l'adhésion d'Etats nationaux ? L'aspect politique est effectivement central dans ce débat. L'abbé Grégoire, s'il a cassé les provinces d'Ancien Régime, a aussi créé des départements, générant institutionnellement des rivalités entre villes qui perdurent. Des arguments du passé persistent pour apprécier les langues ; peut-être pourriez-vous nous dire comment vous voyez l'avenir puisque sur le seul exemple français, la Révolution française, jacobine, a poursuivi l'œuvre de centralisation et assuré la continuité de l'Etat en niant les



identités régionales".

• C. H. : - "La façon dont je vois l'avenir, c'est - pardonnez-moi de me répéter -, un enseignement multilingue précoce. Je n'en vois pas d'autres. Les premières fois que je m'exprimais en public, j'étais très ignorant de l'espéranto. Je le suis moins maintenant, mais je dois dire que je ne parviens pas à avoir de relation d'amour avec l'espéranto, alors que j'ai une relation d'amour avec toute langue. Pourquoi ? Parce que quels que soient les services que rend l'espéranto, que je reconnais et que j'ai appris à connaître, cette langue reste une langue inventée... Autant que nous le sachions, aucune des langues que nous étudions, même les plus anciennes comme le sanscrit, le chinois archaïque, le vieux sémitique, aucune des langues que nous connaissons n'apparaît, à aucune étape, accessible à notre connaissance comme une langue inventée. L'espéranto est une langue artificielle. La dose de langue romane y est dominante. Si vous écoutez de l'espéranto, vous vous dites, c'est de l'italien, de l'espagnol, du romain, du provençal ou du latin : ça ressemble tellement à ces langues. L'espéranto fait quelques emprunts au grec, pratiquement pas d'emprunt aux langues saxonnes et pas du tout référence aux langues asiatiques.

• Question : "On constate une faible

motivation des francophones pour apprendre les langues étrangères. On peut s'interroger sur l'efficacité des différentes méthodes d'apprentissage linguistique. Que faut-il penser de l'apprentissage précoce des langues ?

• C. H. : - "Il n'y a pas de risque pour l'enfant à apprendre trop tôt : les linguistes et les neurophysiologistes sont d'accord à ce sujet. L'apprentissage des langues, tel qu'il est pratiqué dans nos écoles, crée plus de blocage que de facilité. Les possibilités d'apprentissage sont sous-estimées et sous-exploitées. C'est la même situation que pour l'initiation scientifique précoce. L'enfant est traité en âne savant alors qu'existent en lui les potentialités du découvreur. Les enfants peuvent apprendre bien plus que nous le croyons. Ils en sont capables, mais nos méthodes pédagogiques ne sont pas suffisantes. Pour réaliser un apprentissage précoce des langues, il faut mettre les enfants dans le bain culturel de la langue et faire voyager les professeurs.

La langue n'est pas une matière comme les autres, elle est la matière de toutes les matières. On pourrait imaginer un système d'enseignement où un professeur d'histoire allemand pourrait venir enseigner, dans une classe française, sa matière, l'histoire, dans sa langue maternelle. Pour les étudiants, l'intérêt est décuplé par l'intérêt direct qu'ils peuvent y trouver : communiquer, apprendre l'histoire, faire des mathématiques car l'enseignement des mathématiques suppose l'usage de la langue. On pourrait donc imaginer que toutes les matières, autres que le français, puissent être enseignées dans une langue étrangère."

• Question : - "Quelle est votre position

sur l'orthographe ?

• C. H. : - "L'orthographe n'est pas inhérente à la langue. Il existe des langues qui ne s'écrivent pas, les langues parlées. Pour réformer l'orthographe, j'ai fait des propositions au Conseil supérieur de la langue française. Certaines particularités orthographiques sont historiquement liées à des fantaisies scribes. L'orthographe a incontestablement un caractère institutionnel. L'importance culturelle de la langue se retrouve dans son aspect identitaire. Comment tu t'achèves ? C'est le verlan des cités.

Les fonctions d'une langue sont triples : une fonction de code - cryptique - plus ou moins ésotérique. C'est communiquer avec le groupe social, le clan, éventuellement ne pas être compris par les autres ; une fonction ludique ; une fonction d'identité. Dans la langue qui se crée dans les cités, ces trois fonctions existent toujours, mais elles se présentent dans un ordre inverse : identité d'abord ; jeu, certainement, ensuite ; enfin, code clanique ou ésotérique qui ne soit pas compris par les étrangers à la cité.

Les règles de construction des mots sont successivement : bisyllabisme, inversion et apocope. Ainsi : mère, mereu, reumé, reum (le français n'a pas d'accent final) ; flic - flique, quefli, queuf.

Avant le verlan, existait déjà un argot classique, celui des criminels mis au ban de la société. L'argot des voyous d'une fonction cryptique. Ceux-ci prennent volontairement une phonétique maghrébine.

Cette créativité des langues de banlieues est un fabuleux laboratoire pour les linguistes.

ou hauteur filet

Quel partenariat mettre en place pour former des lecteurs permanents ?

Question à... Jacques Fijalkow

L'innovation est-elle possible à l'école ? En particulier, peut-on envisager un partenariat entre l'école et les associations qui permette de former des lecteurs permanents ?

Jacques Fijalkow est professeur de psychologie, département des sciences de l'éducation, Université de Toulouse. Il a notamment publié : *Mauvais lecteurs, pourquoi ?*, PUF, 1990 ; *Entrer dans l'écrit*, Magnard, 1993 ; *Lire et raisonner*, Privat, 1984. Le texte ci-contre est la retranscription de son intervention. Il est publié ici sous réserve d'éventuelles remarques de son auteur.

Oui, c'est en tout cas ce que mon expérience de chercheur atypique ayant mené une longue recherche-action dans les Zup m'a enseigné. L'objectif était d'amener des enfants à entrer dans la culture écrite. Il s'agissait d'enfants issus de milieux sociaux défavorisés, d'enfants issus de l'immigration. La question était de savoir les raisons de leurs difficultés à entrer dans l'écrit. Pour moi, la raison essentielle tient au fait qu'ils sont dans une situation de conflit culturel. En effet, ils viennent d'un certain milieu avec une certaine culture, ils rencontrent un autre milieu, celui de l'école qui leur présente une autre culture, et le contact se fait mal, à la fois avec l'école et avec l'objet d'apprentissage, la lecture. Il m'est arrivé d'aller travailler en Sicile, donc dans un contexte particulièrement déshérité, et d'observer, dans les écoles, des enfants de parents analphabètes en première année

d'école obligatoire, en train de lire. On a pu voir des enseignants à l'aise avec ces enfants, des lieux où l'école réussissait alors qu'elle réunissait, de notre point de vue, avec nos critères, toutes les conditions pour échouer. Et notre conclusion a été la suivante : ces enfants ont pour interlocuteurs des enseignants qui sont eux-mêmes issus du "cru", ce sont des enseignants qui sont nés dans les mêmes villes, qui sont issus des mêmes quartiers, ils ont été formés au même endroit que les enfants dont ils ont la charge. Dans le même temps, les parents et les enseignants se connaissent, se fréquentent, se rencontrent dans les magasins, ou sur les différents lieux publics. On a eu le sentiment d'une sorte d'harmonie culturelle entre les uns et les autres, quelque chose qui, évidemment, quand on en revient à la situation que nous connaissons en France aujourd'hui, est tout à fait différent. Et, de fait, si on se demande ce qui se passe dans la tête d'un jeune enfant issu de l'immigration quand il arrive à l'école, si on essaie d'imaginer la manière dont il ressent les choses, je pense qu'il doit trouver un peu étranges ces adultes qui s'adressent à lui dans un langage qui est différent de celui de ses parents, qui sont

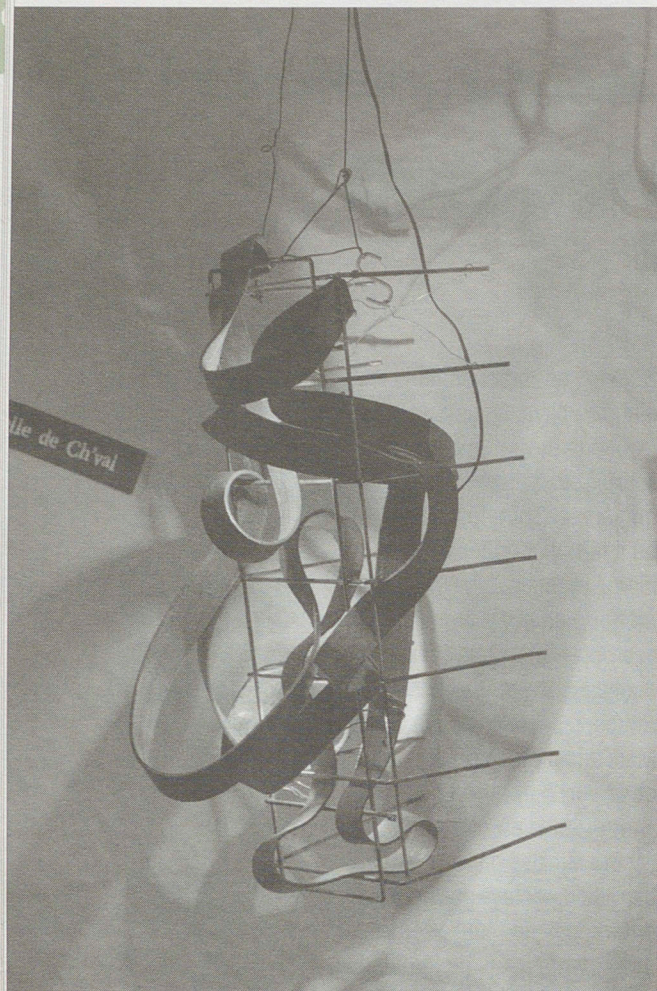
habillés différemment, qui ont d'autres manières d'être et il doit éprouver, pour le moins, un certain désarroi. Réciproquement, d'ailleurs, les enseignants qui ne connaissent pas ces lieux-là, y sont parachutés au sortir des I.U.F.M., eux aussi se demandent ce que sont ces enfants et d'où ils viennent. Bref, il y a une espèce de rencontre culturelle qui se fait sur le mode du conflit parce que, précisément, la continuité, l'harmonie que l'on peut trouver ailleurs, n'existent pas. Je suis arrivé au même constat en lisant les statistiques du Rectorat de l'Académie de Toulouse en observant que le département le mieux équipé sur le plan éducatif n'était pas le plus avancé sur le plan des résultats scolaires. Ce n'était pas la Haute-Garonne qui, des huit départements, était le plus performant, c'était l'Aveyron, c'est-à-dire le lieu où précisé-

ment il y a un minimum de vie, d'équipements, d'éléments nouveaux, mais qui présente l'avantage, comme en Sicile, d'une certaine continuité entre les uns et les autres. Il y a là quelque chose qui explique, à mon avis, les conditions de la réussite scolaire, d'un côté, et de l'échec, de l'autre. Voilà l'hypothèse à partir de laquelle je travaille et qui m'amène à poser les problèmes en me demandant ce qui se passe chez l'enfant à ce moment-là. Je crois que l'enfant éprouve un conflit entre le lieu d'où il vient, c'est-à-dire la maison, avec toute son habitude culturelle, sa manière d'être, et l'école qui lui présente autre chose. Dans le rapport qu'il fait entre les deux, entre la famille dont il est issu et ce que l'enseignant attend de lui, entre les uns et les autres, il éprouve le besoin de choisir, de décider s'il va

accepter de suivre les injonctions qui lui sont faites par l'instituteur ou l'institutrice, ou bien s'il va préférer rester ce qu'il est, demeurer proche de sa famille. Toutes les observations que j'ai pu faire dans ce cadre-là, au long de mes nombreuses années de travail avec les enseignants, me laissent penser que les enfants font un choix et, le plus souvent, ils choisissent la famille contre l'école. Il y a des exemples qui vont en sens contraire. Tout le monde connaît les livres, les témoignages, les biographies à peine romancées d'Annie Ernaux, qui nous montre les conflits qu'elle a vécus, elle qui a fait l'autre choix, celui de l'école. Mais ceux qui ont fait le choix de la famille n'écrivent pas de livres. Le positionnement des parents est, quant à lui, un peu ambivalent. D'un côté ils veulent que l'enfant soit alphabétisé, qu'il apprenne à lire et à écrire mais, d'un autre côté, ils veulent qu'il reste leur petit, qu'il reste semblable à eux-mêmes. Dans cette ambivalence, je crois que l'enfant va avoir des difficultés à se situer, il est en conflit, il a l'impression que choisir l'école, c'est trahir sa famille. Et dans un bon nombre de cas, en fait, ce qui ressort de ces observations, c'est que l'enfant refuse d'apprendre à lire. Cette explication vaut pour les ZEP, mais j'ai pu faire les mêmes observations au

Québec, en Israël ou dans d'autres pays. Nous nous trouvons devant quelque chose qui ressemble à des déterminismes. Toutefois, je pense qu'il faut distinguer déterminisme et fatalisme. Non seulement parce que j'évoquais des exemples qui montrent que les choses peuvent être différentes, c'est le cas de la Sicile. Mais aussi parce qu'on a pu observer, à partir d'une étude, l'importance du rôle attribué à l'école par des parents issus de milieux défavorisés et les différences de résultat entre des enfants issus de familles qui ont un projet d'avenir qui passe par l'école, et ceux dont les parents estiment que l'école est un mal nécessaire, comme la rougeole ou les oreillons. Les premiers réussissent facilement leur cours préparatoire alors que ce n'est pas le cas des seconds, alors même qu'ils viennent tous du même milieu. Je pense donc qu'il est possible de faire quelque chose. La question est de savoir quoi. Dans tous les cas d'échecs évoqués plus haut, on est en face de trois éléments, d'une part l'enfant, bien sûr, mais aussi l'enseignant et les parents, c'est-à-dire un triangle dont un des côtés n'est pas tracé pour un certain nombre d'enfants, ou mal tracé, celui qui relie l'enseignant et les parents. Nous ●●●

Comment faire pour
que l'école prépare
à l'auto-formation
tout au long de la vie ?



● ● ● avons mené une expérience avec des enfants en très grande difficulté au cours préparatoire, des enfants gitans, donc dans des conditions d'échec maximum avec lesquels

A partir du moment où les parents exprimaient avec l'enseignant le désir commun que l'enfant s'engage dans les apprentissages, l'attitude de l'enfant changeait

l'enseignant ne savait plus quoi faire. Nous avons eu l'idée de réunir les trois parties, l'enfant, les parents et l'enseignant, de redéfinir et d'explicitier, ensemble, un contrat d'apprentissage qui n'avait jamais été explicité. L'expérience, rééditée un certain nombre de fois, pour les cas les plus durs, s'est avérée extrêmement positive. A partir du moment où les parents

exprimaient avec l'enseignant le désir commun que l'enfant s'engage dans les apprentissages, et ceci en présence de l'enfant, de manière quasi miraculeuse, du jour au lendemain, l'attitude de l'enfant changeait. Et du refus crispé qu'il manifestait avec tous les comportements possibles, voire violents, on arrivait à une situation tout à fait différente où un enfant pacifié s'engageait tranquillement et de manière tout à fait positive dans une réponse aux attentes de l'enseignant qui, cette fois, avait été acceptées, comprises et légitimées par la parole des parents. Pour l'enfant, il est donc nécessaire, à partir de mes nombreuses observations, de réconcilier, dans la représentation qu'il en a, les rôles respectifs des parents et des enseignants. Cette démarche doit être faite et l'école ne sait pas le faire. Un rôle de catalyseur doit être joué. Il ne s'agit pas d'enseigner, de se mettre à faire le métier des enseignants, il ne s'agit pas non plus de transformer les parents, il s'agit simplement de faire en sorte que des relations s'établissent là où elles n'ont pas pu s'établir, il s'agit d'être un agent de relation. Il me semble nécessaire que ce rôle soit joué par l'extérieur, parce que les enseignants ne vont pas spontanément vers les parents et les parents, surtout

ceux dont les enfants sont à risque d'échec maximum, ne vont pas non plus directement vers les enseignants. Pour finir, je souhaiterais évoquer le travail que j'ai mené, en tant que linguiste, pour amener les enseignants à abandonner leurs manuels de lecture traditionnels, qui, quelles que soient les améliorations graphiques dont ils bénéficient, demeurent quand même des outils rébarbatifs, et les inciter à utiliser les ouvrages de la littérature de jeunesse. Là aussi, beaucoup peut encore être fait par des agents de développement local, par exemple, pour introduire ces livres dans l'école, savoir comment y accéder, comment les choisir (tous les livres ne se valent pas du point de vue de l'enseignement de la lecture). Il faut faire des choix, et ces choix doivent être guidés, doivent être aidés, il faut pouvoir rencontrer des libraires, il faut pouvoir amener les enfants vers des lieux de lecture, vers les bibliothèques, autant de lieux qui font problème à ce type de population, il y a tout un aménagement à faire, il y a des choix à opérer là aussi, il y a des contrats à nouer dans la relation entre l'école et les institutions qui tournent autour de la question "que faire ?" posée plus haut.

Jacques Fijalkow

Le langage et les mots évoluent en fonction des événements¹

Les mots, s'ils sont dotés par notre imagination d'un destin, se livrent singulièrement à nos espérances de prémonition. On lit ainsi parfois dans l'origine des mots comme dans le marc de café, pour conjecturer ou conjurer un avenir. Je songeais à cela, à propos d'atelier, un substantif si usé qu'on n'éprouve aucun besoin de le reparcourir. Littéré semble regretter pourtant qu'il ait perdu un t car "atelier", prétend-il, "a le même radical qu'attelées qui sont de petites planches". L'atelier est d'abord celui du menuisier. La métaphore de ces menus objets qui maintiennent, assemblent, attachent, consolident pour favoriser la res-soudure des membres disjoint me plaît. M'est venue également l'image de l'attelage, auquel l'attelle convient aussi. Je me rendis alors compte que nous devions nous atteler, Jean Gondonneau et moi, à une tâche nouvelle pour nous, alors que nous n'avions jamais précédemment sur un labeur commun "d'ahan le front sué"².

À ces points d'incertitude s'ajoutaient les contraintes imposées par les organisateurs de l'université d'automne : trois heures puis deux heures et demi d'activité réparties sur une seule longue

journée. Nous ne pouvions guère aller au-delà d'une sensibilisation.

J'ai longtemps hésité entre deux possibilités : un travail sur un seul livre et un parcours un peu labyrinthique entre plusieurs ouvrages. D'un côté, une entrée progressive dans le sens, en utilisant des repérages cartographiques puis une amorce de découpage plausible en vue d'un "montage" de quelques minutes présenté à un public, suivi d'un débat. Un enchaînement dans ce cas d'opérations identifiables.

D'un autre côté, un "butinage" en survol, avec le risque de ne pas répondre de façon satisfaisante aux propositions très engagées de la brochure de présentation : "Exerçons-nous à réfléchir ensemble... Osons interroger les experts... Approfondissons nos engagements..."

Je n'ai joué mon coup de dé que le matin même, en prenant le risque de la prolifération. Nous nous retrouvions avec un groupe de 13 personnes et il fallait donc répartir 13 livres³.

Que s'est-il passé, durant l'atelier ? Tous les participants ont écrit, communiqué des messages, ont repéré des éléments théoriques, à partir d'indices établis par eux. Ils ont su aussi faire part dans un petit exposé des idées qu'ils

avaient remarquées et apporter des éléments de synthèse. Les groupes qui s'installent sont toujours aléatoires. Dès le premier moment, il a donc fallu donner très rapidement conscience aux membres de cet ensemble bigarré qu'ils étaient, par et à cause de leur singularité, en démarche pour former une "communauté de savoir". Un "gai savoir".

Le premier exercice proposé a consisté dans la proposition d'une écriture analogique (identification d'un objet absent imaginé, d'un rapport à établir entre cet objet et la situation vécue, etc.), suivie d'une lecture des messages en communication silencieuse. Le groupe s'est installé à l'origine de son parcours. Le disparate a pris du corps.

Dans un deuxième temps, les livres ont été distribués, au "hasard".

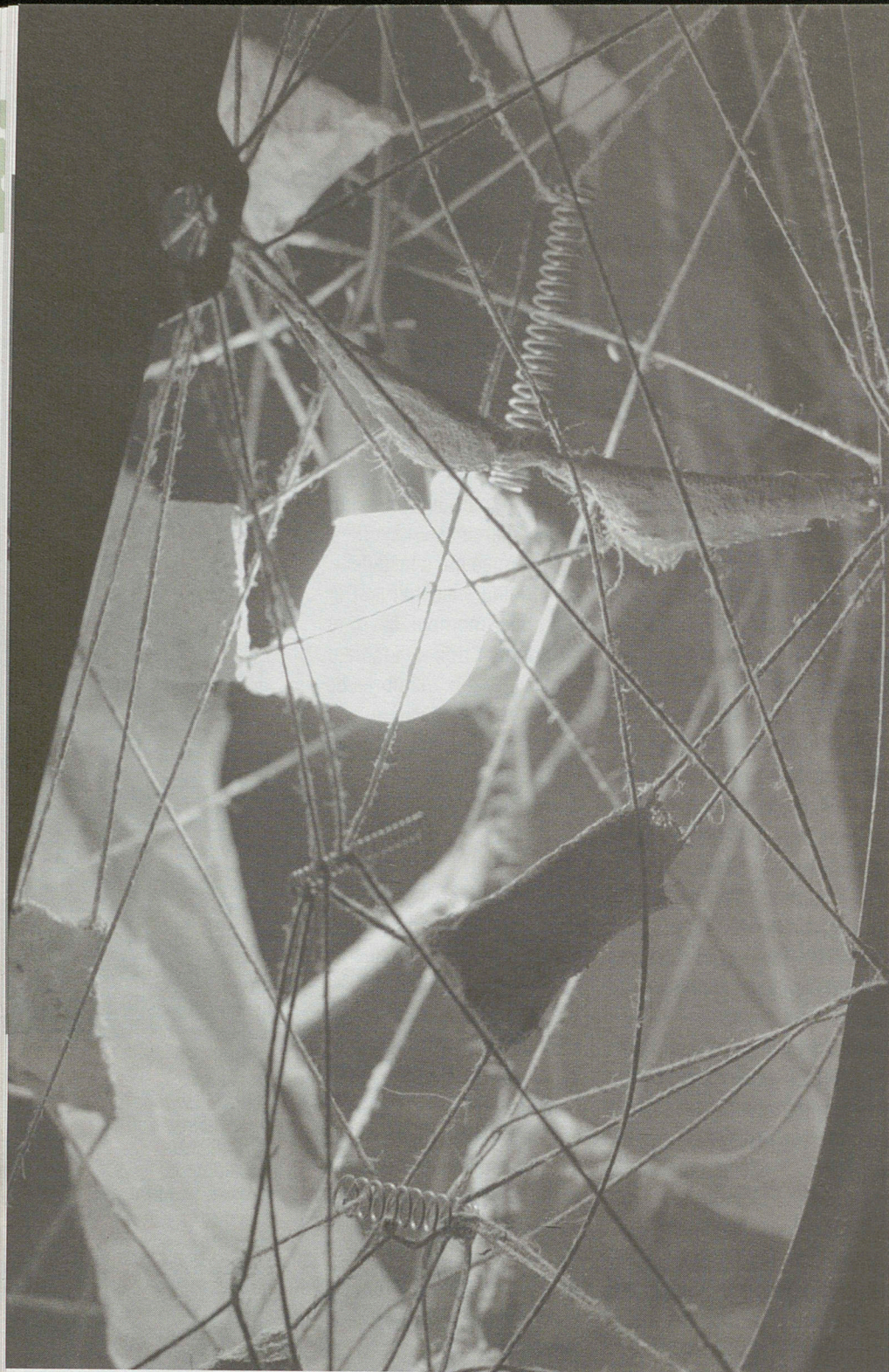
Sur ce livre qu'on reçoit et qu'on n'ouvre pas, un travail exploratoire est mené à partir de la première et de la quatrième de couverture. Cet exercice a pour but de recueillir des premières hypothèses de signification, à partir d'indices décrits oralement en groupe.

Lors d'un troisième moment, les participants sont invités à choisir un passage, à le lire silencieusement sans

1 - Proposition collective d'un titre, au sein de l'atelier.

2 - Clément Marot (1496-1544).

3 - Notre bibliographie : Henriette Walter pour 3 titres : Le français d'ici, de là et de là-bas (à paraître, à l'époque), Le français dans tous les sens, L'aventure des langues en Occident ; Claude Hagège pour 3 titres également : Le souffle de la langue, L'enfant aux deux langues, L'homme de parole ; André Bazin, Qu'est-ce que le cinéma ? ; Jean-Pierre Vernant, Les origines de la pensée grecque ; Gianni Rodari, Grammaire de l'imaginaire ; Wittgenstein, De la certitude ; Michel Leiris, Langage tanga-gé ; Roland Barthes, Fragment d'un discours amoureux ; Bernard Noël, Le syndrome de Gramsci (seul roman de la liste).



BOUT D'ÉCILLE (DÉTAIL), PIET MO - PHOTO ROBERT HUNTER

1 - On a appliqué à cette recherche le joli terme de "carottage", c'est-à-dire "découpage et extraction d'une carotte de terrain dans un sondage" (Dictionnaire Larousse en 3 volumes, 1965).

prendre de note et à en faire la matière d'un court exposé oral, retraçant ce qui a été compris (validation ou infirmation de l'hypothèse). A partir de cette observation, une problématique qui semble s'en dégager est formulée dans une phrase¹.

Nous n'avons pas pu aller plus loin dans l'élucidation des thèmes, nous contentant,

pour la phase d'action proprement dite, d'inventer un jeu pour le forum de l'université, dont la dominante était ludique. Jeu consistant, sans intention aucune de "carotter" qui que ce soit, à tirer au sort les phrases produites par notre atelier et à essayer de les rattacher aux ouvrages auxquels elles sont censées se référer. Nous avons enregistré avec satisfaction le suc-

cès de quatre "gagnants". Par rapport à la situation pédagogique, il me semble qu'un cercle du type de celui que nous avons pratiqué est utile au début d'un cycle de réflexion. Il s'agit en effet d'habituer à extraire mentalement des éléments théoriques de documents (planter la carotte) afin de constituer une "réserve (ou un jardin...) de concepts". On peut très bien d'ailleurs ne pas limiter les documents utilisés à des écrits et inclure dans les ressources des fictions, des œuvres plastiques, des films et maintenant bien sûr le grand réservoir de l'internet.

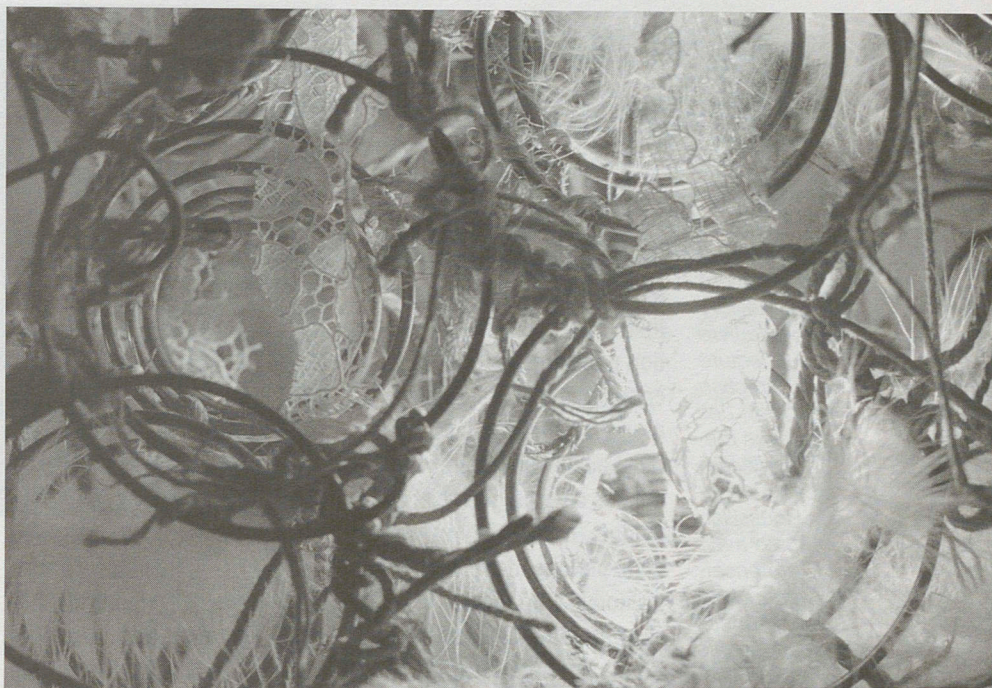
Ce cercle donne lieu également à une série d'apprentissages ensemble préparatoires à l'expression, la mémorisation, la reformulation, et cela dans le plaisir de la découverte. Il doit toutefois être précédé d'une première étape, importante, qui ici a été sautée, au cours de laquelle s'effectue le choix de documents. J'avoue qu'en ce qui me concerne, j'ai "pillé" ma bibliothèque et que la fourniture des ouvrages relevait de mon seul goût, même s'il n'a pas été effectué totalement au hasard.

Quelle que soit l'étendue de la base documentaire, celle-ci ne couvrira jamais que partiellement le champ. L'exhaustivité n'est pas vraiment nécessaire et il faut

apprendre à travailler avec ce dont on dispose. Le débat s'avère ici d'une grande utilité, pour motiver le groupe en fondant un engagement sur les jugements personnels, tout en relativisant ceux-ci par l'argumentation. En l'absence d'évaluation, je souhaite reprendre ici une partie du témoignage de Suzanne Barbichon qui me paraît refléter ce à quoi nous avons eu le souci de parvenir, même s'il n'y a certainement pas accord de tous à ce sujet (mais nous ne disposons pas d'appréciations plus élaborées).

"Mieux qu'une impression, écrit Suzanne, la certitude d'avoir appris, en un temps très bref, une technique très au point de prise en main de livres qui doit pouvoir donner lieu à beaucoup de développements." Suzanne exprime aussi un regret qui rend sa valeur originelle à la technicité dont elle parle (liée à l'art et à l'invention). "Un peu frustrée que le groupe n'ait pu aller visiter la belle exposition attenante à la salle : des jeux de langage y faisaient contrepoint à d'étonnantes transpositions d'objets. Tout à fait dans l'esprit de cet atelier : langages et langues."

Je regrette, moi aussi, que nous n'ayons pas tenu une partie de l'atelier dans l'exposition de Piet.sO qui mettait en lumière les paradoxes mais



NID A POUSSÉ HIER (DÉTAIL), PIET.sO - PHOTO ROBERT HUNTER

aussi les incertitudes liées à la déconstruction-construction du sens à laquelle nous nous livrions. L'exposition de Piet.sO, en révélant les effets multiples dans des formes lumineuses, provoquait un étonnement heureux. Faire que cet étonnement soit constamment présent dans nos intérêts, sans "dételer", c'est se rendre à l'évidence que l'éducation, la formation ne se réalisent complètement que dans et par une œuvre.

Jean-Claude Lucien

Prendre langue... pour démocratiser la culture

Ouverture par... Nadine Etcheto

Nadine Etcheto est actuellement conseillère pour le livre et la lecture à la Direction régionale des affaires culturelles en Languedoc-Roussillon après avoir été enseignante en philosophie, responsable de la bibliothèque du comité d'entreprise d'une banque et, parallèlement, militante à Travail et Culture, où elle a créé une revue littéraire pour les bibliothèques d'entreprises puis les bibliothèques publiques. Le texte ci-contre est la retranscription de son intervention. Il est publié ici sous réserve d'éventuelles remarques de son auteur.

Parler, aujourd'hui, de démocratisation de la culture revient à reprendre un thème qui a été cher à l'éducation populaire, celui des conditions d'accès du plus grand nombre à la culture. C'est aussi faire référence aux années d'après-guerre et à la volonté, caractéristique de cette période, de reconstruire un nouveau monde. Reconstruire ou plutôt rêver un monde où le clivage entre les élites et le peuple soit, si ce n'est éliminé, au moins remis en question afin de trouver des démarches allant au-delà du simple constat.

Mais il est complètement impossible, aujourd'hui, d'avoir un discours traditionnel sur la démocratie culturelle sans tenir compte des événements majeurs du XX^e siècle que sont la Shoah, la chute du mur de Berlin et le chômage, événements à partir desquels un certain nombre de concepts – liberté, démocratie, culture... – se doivent d'être explicités. Il est nécessaire de mener un travail sur l'utilisation de la langue commune et sur la place de ceux qui sont censés être producteurs de la langue savante.



COURSE A PIET, PIET.SO - PHOTO ROBERT HUNTER

Plus concrètement, au ministère, un des moyens mis en avant pour traiter de la démocratisation de la culture a consisté à proposer aux écrivains de se rapprocher de la population, en général, et de la population la plus démunie, en particulier. On leur a demandé de les rencontrer, d'échanger, de s'expliquer sur leur statut, sur leur fonction... mais aussi, d'engager un travail collectif avec elles autour de l'écriture. A partir de ce positionnement, que j'ai contribué à défendre pendant plusieurs années, on a pu constater une modification des statuts et des légitimités. En effet, on n'a pas simplement présenté le travail de l'écrivain, qui parlait de son œuvre, la défendait ou en faisait la promotion face à des gens qui posaient des ques-

tions sur son œuvre, maintenant ainsi en quelque sorte les écarts entre le producteur et le consommateur. On a également invité l'écrivain à se poser des questions sur son travail, sur sa production, avec d'autres personnes, en même temps que d'autres personnes.

L'écrivain reste écrivain, mais est en même temps animateur d'ateliers d'écriture, il travaille avec des publics parfois en grande difficulté, donc il pénètre dans la sphère sociale. Les personnes qui suivent ces ateliers d'écriture arrivent, bien souvent, avec des représentations sur elles-mêmes en ce qui concerne la lecture et l'écriture assez négatives et, finalement, au fur et à mesure, leur conscience d'elles-mêmes et de leurs capacités a changé.

Je crois donc que sur ces questions de démocratisation de la culture, il faut absolument s'expliquer sur chaque terme de l'action culturelle démocratique, en particulier, être capable de travailler sur les écarts, et, pour ce faire, redéfinir le lecteur, le non lecteur, l'écrivain, celui qui ne l'est pas et ce qu'on peut faire ensemble, sinon on part sur des présupposés, sur des principes, sur des idées, des schémas, et on se trompe.

Nadine Etcheto

Un sentiment de déception

Point de vue de...
**Jean-Claude
Pompougnac**

Des décennies de démocratisation dans les secteurs de la formation et de la culture nous laissent un sentiment de déception. Pourquoi ?

En effet, si l'on observe les chiffres, on constate un doublement, en dix ans, du nombre de jeunes de 24 ans inscrits en formation initiale et le même doublement en ce qui concerne la proportion d'une classe d'âge accédant au baccalauréat.

Notre déception vient du fait que cet accroissement s'est accompagné d'un déplacement des investissements culturels de l'école au sens large, c'est-à-dire du système de formation. On est passé d'un système de formation qui avait encore largement recours aux humanités classiques, avec tout le système de valeurs humanistes qui était derrière elles et qui avait largement recours au monde de l'écrit, à un investissement vers d'autres types de contenus, de savoirs et d'objets. On a intégré de plus en plus de contenus de formation scientifique et technique, des contenus de formation rationnelle

et gestionnaire, et on est ainsi parvenu à une sélection des meilleurs étudiants, non plus sur leur capacité à pleurer à la lecture d'un poème de Baudelaire, mais sur leur capacité à résoudre l'étude de cas d'une petite et moyenne entreprise qui a un problème avec sa banque.

De l'autre côté, l'invention des politiques culturelles ces vingt dernières années a mis en avant les thèmes de la fête, du mouvement, de la participation et a abouti, en tout cas dans le domaine de la lecture, à une désacralisation des objets culturels jadis les plus légitimes, et, de ce fait même, à une certaine dissolution du système des hiérarchies. A mes yeux, les repères que constitue la lecture en termes de formation de soi sont, dans le contexte actuel, quasiment indéchiffrables.

On se retrouve donc, aujourd'hui, plus peut-être encore qu'hier, au cœur du défi de l'éducation populaire ainsi que Joffre Dumazedier le rappelait. Comment mener à bien à la fois l'auto-développement de l'individu et, en même temps, son inscription

*"J'aimerais que le
ministère de la
Culture, quand il
donne des financements
pour que les artistes
aillent dans les
quartiers, ce ne soit
pas pour la paix sociale
mais pour le droit de
chacun à la culture"*
un participant

dans des groupes sociaux, comment lui donner la possibilité de se développer en tant que personne et de s'inscrire dans des cadres collectifs qui donnent sens à sa vie et, peut-être aussi, à des actions militantes et politiques ?

Une des réponses consisterait, à mon sens, à revoir le partage issu de Malraux qui a consisté à déconnecter la transmission culturelle à l'école de l'accès direct aux œuvres vivantes de la création.

J. -C. Pompougnac

Jean-Claude Pompougnac est directeur de l'Institut français de Barcelone. Il a été, entre autres, chef de service des études et de la recherche à la Bibliothèque publique d'information du Centre Georges Pompidou et conseiller technique au cabinet du ministre de l'éducation et de la Culture, Jack Lang. Il est l'auteur d'un ouvrage intitulé *Illettrisme : tourner la page ?*, Hachette, 1996. Le texte ci-contre est la retranscription de son intervention. Il est publié ici sous réserve d'éventuelles remarques de son auteur.

Que vient faire un écrivain dans un atelier d'écriture ?

Question à...

Michel Séonnet

Michel Séonnet est écrivain. Il a notamment publié : Pas de ville sans visages, Dumerchez, 1997 ; La

tour sarrasine, Verdier, 1996 ; Que dirai-je aux enfants la nuit ?, Verdier, 1994 ;

Armand Gatti à Marseille, Verdier, 1993.

Le texte ci-contre est la retranscription de son intervention.

Il est publié ici sous réserve d'éventuelles remarques de son auteur.

Je ne connais pas de travail social qui produise des livres, donc c'est un travail de culture. Je suis écrivain et je considère que mon travail d'écrivain passe par ce travail avec d'autres.

L'évolution actuelle de la société m'amène à considérer que nous sommes dans un système totalitaire ; en effet, une valeur a pris en charge tout le champ du monde, du moins elle aimerait bien, c'est la valeur marchande, et tout ce qui existe en ce bas monde devrait désormais lui répondre. Je crois que les mots avancés par vos fondateurs, les mots proposés par Jean Vilar et Jeanne Laurent, et tous ces individus qui ne faisaient pas la différence entre l'enseignement et la culture, sont encore des mots qui ont une richesse formidable. Animer un atelier d'écriture, c'est être en situation de remplir une fonction qui est celle de la culture telle qu'elle a été pensée par des gens comme Vilar, celle d'une culture pour tous. Il ne s'agit pas de faire un travail particulier, il s'agit simplement de faire avec ces gens-là ce qu'on considère comme étant le minimum vital pour un être

humain dans notre société, et donc, de participer, avec eux, à ce travail d'écriture. Si je ne travaille pas avec des gens qui sont des pauvres, des gens mis sur la touche, des gens exclus, des gens mis en dehors, je considère que c'est comme si je niais une partie de moi-même. Le contraste entre un milieu social défavorisé et les grandes choses de la culture, c'est quelque chose que je n'arrive même pas à concevoir. Les éléments culturels ont été désacralisés parce qu'on ne peut pas vendre ce qui est sacré, et donc, pour entrer dans le système marchand, il faut que ce soit désacralisé. Quand on se met à la portée, on se baisse tellement qu'on prend un tour de reins, au lieu de simplement entamer le dialogue avec les gens, avec ce qui nous est le plus cher, le plus cher dans tous les sens du terme, ce qu'on considère comme le plus riche. En règle générale, quand une intervention culturelle est organisée dans une ZEP, on propose aux jeunes les modes d'expression de leur exclusion, le rap, le tag, etc. A mon sens, c'est une forme de mépris, c'est considérer qu'ils ne sont pas capables de recevoir ce qu'on appelait autrefois la culture. La culture, effectivement, se diversifie, elle a besoin de trouver des personnes qui la portent de manière diversifiée. Et pour mon propre travail

d'écrivain, il est évident que me couper de ces gens-là, me couper de ce monde-là, c'est me couper de la possibilité de vraiment écrire en ce monde. On parlait tout à l'heure de méfiance concernant les mots, mais c'est nous qui sommes fautifs, ce ne sont pas les mots... Effectivement, le mot liberté, ou libéralisation, est devenu quasiment inutilisable parce qu'il a été kidnappé par la marchandise. La question est de savoir comment nous, nous allons essayer de le faire exister d'une manière forte... Le projet de la destruction des Juifs d'Europe était de détruire le peuple du livre... Que ce soir, Peuple et Culture ait voulu inviter Ouaknin, c'est pour moi un signe formidable, parce que les gens qui ont voulu en finir avec ce peuple étaient, je pense, les avant-coureurs de ceux qui veulent en finir avec le livre et avec les mots. Il est évident que la marchandise, pour fonctionner, n'a pas besoin de tous ces mots et qu'il n'y a donc aucune raison à ce qu'elle concoure à ce que les mots soient appris par les enfants. Il y a une logique à tout cela. Les mots ne peuvent pas se vendre. Ils ont quelque chose de totalement irréductible auquel il nous appartient de ne pas renoncer.

Michel Séonnet

Écrire sans obéir ou le sens de l'écriture

Témoignage de... Agnès Bessac

Qu'est-ce que je suis venue chercher à la Boutique d'écriture ?

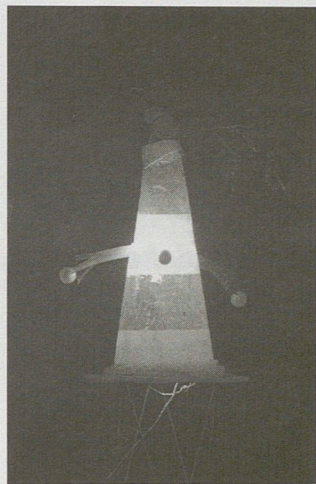
Diplômée de l'université, ma pratique d'écriture s'est bloquée au moment où j'ai commencé à faire une thèse.

J'avais un temps et une liberté absolus, pour une tâche à accomplir, écrire, mais je n'en comprenais pas le sens. C'est à ce moment-là que j'ai rencontré, par hasard, la Boutique d'écriture. Je dis par hasard, parce que, bien qu'ayant fait des études de littérature, mes curiosités en matière de lecture étaient surtout déterminées par ce qu'on me demandait de lire. C'est une amie qui m'a emmenée à la Boutique d'écriture, un endroit absolument ouvert.

Là, je me suis retrouvée face à un écrivain, Hervé Piekarski, et à une consigne d'écriture. Lors du premier atelier auquel j'ai participé, je me suis efforcée de respecter ce qu'on m'avait demandé de faire. Et ce fut le choc : je me suis rendu compte que ce n'était pas du tout ça, l'écriture, au contraire. En tout cas, c'était autre chose que de faire ce qu'on me demandait de faire. Parce que cette première

expérience fut un échec, j'ai été très, très blessée : je n'étais pas du tout habituée à voir que ceux qui n'avaient pas respecté la consigne avaient fait un texte qui était meilleur que le mien. Quand, à un moment donné, ce qu'on fait n'a plus de sens, n'est là que pour obéir, et que cette obéissance n'est même plus obligatoire, il se crée un vide et on se confronte à sa propre nécessité de faire, sa propre nécessité d'agir. On se confronte donc à une nécessité, à une lutte contre la norme, toutes les normes qui font que, lorsqu'on parle, on répond à quelqu'un ou à une demande.

Voilà, principalement, ce que cet atelier m'a apporté. Dans l'atelier, il y a toutes sortes de gens : une mère de famille, un retraité, quelqu'un qui est handicapé, un artisan, un universitaire, des personnes d'horizon social tout à fait différent. Dans le travail que l'on fait, ce qui est important est moins l'objet fabriqué, même si c'est important et même si les textes qui sortent sont parfois beaux, que le progrès de la connaissance. Après la lecture des textes, on



CHAPEAU D'ANNE, RET. 50 - PHOTO ROBERT HUNTER

discute sur ce qui s'est passé, très concrètement, au moment d'écrire, avant et après, qui écrit, qui lit... Ce sont des questionnements assez fondamentaux puisqu'ils portent sur notre condition d'être parlant, et toutes les personnes discutent ensemble. Nous discutons en essayant de progresser pour que, la fois suivante, on fasse encore mieux. C'est une exploration, un véritable travail de recherche, bien plus que ce qui se fait, bien souvent, à l'université... Pour moi, c'est de la recherche pure et c'est en même temps une expérience. Et si c'est une recherche pure, c'est parce que, au moment d'écrire, la question se pose de savoir "ce qui se passe".

Agnès Bessac participe aux ateliers de la Boutique d'écriture de Peuple et Culture Languedoc-Roussillon à Montpellier. Le texte ci-contre est la retranscription de son intervention. Il est publié ici sous réserve d'éventuelles remarques de son auteur.

Agnès Bessac

Hypothèse sur l'origine de l'alphabet

Croisant découvertes archéologiques et recherches théologiques, Marc-Alain Ouaknin propose une approche singulière des origines de l'alphabet et, à partir de là, une pratique d'interprétation collective des signes...

*d*ans un de mes livres, *Les mystères de l'alphabet*, j'essaie de comprendre comment les lettres que nous utilisons

L'évolution de l'écriture sumérienne et hiéroglyphique

Dans une première phase, il y a ce qu'on appelle un pictogramme, que nous définirons comme l'adéquation d'un signe à son objet. Par exemple, si je dessine une étoile, ça signifie une étoile et si je dessine un poisson, ça renvoie à l'objet poisson. Il y a une bijection restreinte entre le signe et l'objet représenté.

La deuxième phase s'appelle l'idéogramme. C'est le même signe graphique, mais qui renvoie de manière plurielle à un ensemble d'objets ou de significations. Par exemple, étoile ça veut dire ce qui est en haut dans le ciel, ça veut dire le monde céleste, le monde divin. Ça veut dire que tout ce qui est de l'ordre d'en haut et du ciel va être représenté par l'étoile. Avec le signe étoile, on ne peut représenter que des significations.

La troisième phase, c'est le phonogramme : un ensemble de signes correspond à un ensemble de sons qui, par convention, renvoie à une idée ou à un objet. Le signe, ici l'étoile, ne représente plus d'objet du tout mais représente un son, en général issu de la première sonorité du signe initial. Par exemple, si j'écris en français étoile, le phonogramme sera "é". Donc en dessinant ce signe-là, vous savez que ça signifie le son "é". A partir de ce moment-là, l'alphabet peut naître puisqu'un ensemble restreint de signes va signifier un ensemble restreint de sons qui vont se combiner pour donner des mots et donc donner de la signification.

aujourd'hui, celles de l'alphabet utilisées en Europe et aux Etats-Unis, ont une filiation commune.

Avant d'aller plus avant dans cette explication, il convient de faire une distinction entre l'écriture et l'alphabet.

L'écriture, c'est tous les signes qui permettent de tracer et de faire passer des informations. L'alphabet dans l'écriture hiéroglyphique ou sumérienne est constitué de 1000, 2000, 3000 signes.

Aussi, pour pouvoir écrire, faut-il maîtriser l'ensemble de ces signes, donc être savant et avoir de la mémoire.

L'alphabet correspond à un

moment de démocratisation de l'écriture qui permet à chacun, avec un ensemble restreint de signes d'écrire tout ce que l'on veut transmettre au niveau du message. En réduisant ces 2000 ou 3000 signes et plus à 20 ou 30 signes qui paraissent fondamentaux, ces signes de base ont évolué pour donner les lettres de l'alphabet.

Si l'écriture est née à Sumer, l'alphabet, lui, est né au Sinaï et je vais essayer de le démontrer.

Dans l'histoire de l'alphabet, deux grands blocs existent : un bloc sumérien et un bloc égyptien. La majorité des historiens pensent que l'alphabet occidental, latin-grec, viendrait du bloc sumérien suite à un processus d'abstraction progressive d'une très longue durée. Je pense, au contraire, que l'alphabet que nous utilisons aujourd'hui, vient précisément du hiéroglyphe égyptien et a été constitué sur une période très courte, 40 ans, soit une génération, celle qui a traversé le désert d'Egypte.

Quand, en 1325 avant Jésus Christ, les Hébreux sortent d'Egypte, après 200 ou 400 ans d'esclavage (deux versions s'opposent), ils emportent avec eux l'écriture hiéroglyphique et ses 2000 à 3000 signes, et commencent à créer un alphabet.

Le récit biblique dit que trois mois après la sortie d'Egypte, ils reçoivent le don de la Loi au Mont Sinaï (vers 1325). Dieu se révèle et donne la Torah, et notamment l'interdiction de faire des images. C'est à ce moment-là que se fait le passage très intéressant de l'image à une abstraction d'image et, avec lui, la naissance de l'alphabet occidental.

On a donc deux évolutions parallèles dans l'histoire de l'alphabet :

- la première, par une lente évolution (pictogrammes, idéogrammes, phonogrammes) identique pour les signes cunéiformes (Sumer) et hiéroglyphiques (Egypte) ;
- la seconde, par réduction iconique ou réduction d'images.

Non seulement il y a la mise en place d'un ensemble de signes restreints, mais encore, avec l'alphabet, nous disposons d'une succession de lettres où chaque lettre a sa place.

La première lettre, c'est aleph qui veut dire taureau ou force, c'est aussi le chiffre 1. Si aleph est la première lettre de l'alphabet, c'est sans doute parce que ce qui est important pour vivre c'est l'énergie et donc ce qui a été mis en premier, c'est ce qui est essentiel à la vie.

La deuxième lettre de l'alphabet,

la lettre bet, le "b" qui en hébreu s'écrit baït, veut dire maison. La deuxième chose la plus importante après la vie est la maison, probablement pour protéger la vie.

Le "c", la troisième lettre, c'est le chameau, en fait un dromadaire appelé chameau. Après ce qui est enfermé, qui a un lieu, dans la maison, il y a l'extériorisation, le là-bas, l'ailleurs.

La quatrième lettre, le "d", représente une porte, car si le "c" représente le projet, encore faut-il une porte pour sortir de la maison. Et ainsi de suite.

Avec l'alphabet, nous sommes en présence d'une hiérarchie de signification qui elle-même, oblige à penser une certaine philosophie. L'alphabet, c'est donc, déjà, toute une philosophie.

Par un choix philosophique, on restreint principalement à vingt-six idées centrales, des noyaux sémantiques. Notre manière de fonctionner mentalement, à partir de l'écriture, est très fermée. L'écriture possède déjà - a priori - certaines significations préfabriquées, enfermées.

Sur l'inscription protosinaïtique n° 952 (écriture découverte dans le Sinaï en 1904 par un archéologue anglais) apparaissent, de manière très claire, une tête de taureau, des vaguelettes (ce qui est devenu le "m") et l'homme en prière (signe qui a pivoté de 90° pour devenir le "e"). Je pense que les images, à l'origine de ces signes, de ces lettres de l'alphabet, même si elles sont effacées, si

Marc-Alain Ouaknin est rabbin, professeur de philosophie à l'université de Tel Aviv. Il a notamment publié : Le livre brûlé, le Seuil, 1993 ; Lire aux éclats : éloge de la caresse, Quai Voltaire, 1992 ; Bibliothérapie, lire c'est guérir, Seuil, 1994, Méditations érotiques, Payot, 1998 ; Les mystères de l'alphabet, Assouline, 1997. Le texte ci-contre est la retranscription de son intervention. Il est publié ici sous réserve d'éventuelles remarques de son auteur.

Vous avez dit bouteille...

La bouteille, pour nous, pour un Anglais, pour un Allemand ou pour un Hébreu, c'est la même ; pourtant, le rapport à la bouteille est médiatisé par la manière dont la bouteille est représentée. L'image "bouteille" est représentée par le mot bouteille qui vient s'interposer entre l'objet et la pensée. C'est donc déjà sous forme de mots que celui qui pense, pense. C'est-à-dire que si vous dites bouteille en français qui s'écrit b.o.u.t.e.i.l.l.e., ce n'est pas la

même chose que si vous le dites en anglais bottle (b.o.t.t.l.e). Ici c'est très proche puisqu'on retrouve b-o-t-l.

Mais si vous prenez le mot maison m.a.i.s.o.n, vous avez m., c'est l'eau ; s, c'est la dent. Et en anglais house h.o.u.s.e., il n'y a plus de m, plus de i, plus de n. Pour moi cela veut dire que la manière de vivre la maison n'est pas la même, en anglais, en français ou en allemand puisque pour vivre une chose, on se la représente déjà à travers le média de l'écriture, de la langue, donc des images.

de l'alphabet

Le récit biblique dit que trois mois après la sortie d'Égypte, les Hébreux reçoivent le don de la Loi au Mont Sinaï (vers 1325). Dieu se révèle et donne la parole, et notamment l'interdiction de faire des images. C'est à ce moment-là que se fait le passage très intéressant de l'image à une abstraction : l'image et, avec lui, la naissance de l'alphabet occidental.

Il y a donc deux évolutions parallèles dans l'histoire de l'alphabet : la première, par une lente évolution (pictogrammes, idéogrammes, phonogrammes) identique pour les signes cunéiformes (Sumer) et hiéroglyphiques (Égypte) ; la seconde, par réduction phonétique ou réduction d'images.

Non seulement il y a la mise en place d'un ensemble de signes restreints, mais encore, avec l'alphabet, nous disposons d'une succession de lettres où chaque lettre a sa place.

La première lettre, c'est aleph qui veut dire taureau ou force, c'est aussi le chiffre 1. Si aleph est la première lettre de l'alphabet, c'est sans doute parce que ce qui est important pour vivre c'est l'énergie et donc ce qui a été mis en premier, c'est ce qui est essentiel de la vie.

La deuxième lettre de l'alphabet,

la lettre bet, le "b" qui en hébreu s'écrit baït, veut dire maison. La deuxième chose la plus importante après la vie est la maison, probablement pour protéger la vie.

Le "c", la troisième lettre, c'est le chameau, en fait un dromadaire appelé chameau. Après ce qui est enfermé, qui a un lieu, dans la maison, il y a l'extériorisation, le là-bas, l'ailleurs.

La quatrième lettre, le "d", représente une porte, car si le "c" représente le projet, encore faut-il une porte pour sortir de la maison. Et ainsi de suite.

Avec l'alphabet, nous sommes en présence d'une hiérarchie de signification qui elle-même, oblige à penser une certaine philosophie. L'alphabet, c'est donc, déjà, toute une philosophie.

Par un choix philosophique, on restreint principalement à vingt-six idées centrales, des noyaux sémantiques. Notre manière de fonctionner mentalement, à partir de l'écriture, est très fermée. L'écriture possède déjà - a priori - certaines significations préfabriquées, enfermées.

Sur l'inscription protosinaïtique n° 952 (écriture découverte dans le Sinaï en 1904 par un archéologue anglais) apparaissent, de manière très claire, une tête de taureau, des vaguelettes (ce qui est devenu le "m") et l'homme en prière (signe qui a pivoté de 90° pour devenir le "e"). Je pense que les images, à l'origine de ces signes, de ces lettres de l'alphabet, même si elles sont effacées, si

Marc-Alain Ouaknin est rabbin, professeur de philosophie à l'université de Tel Aviv. Il a notamment publié : *Le livre brûlé, le Seuil*, 1993 ; *Lire aux éclats : éloge de la caresse, Quai Voltaire*, 1992 ; *Bibliothérapie, lire c'est guérir, Seuil*, 1994, *Méditations érotiques, Payot*, 1998 ; *Les mystères de l'alphabet, Assouline*, 1997. Le texte ci-contre est la retranscription de son intervention. Il est publié ici sous réserve d'éventuelles remarques de son auteur.

grais

Vous avez dit bouteille...

La bouteille, pour nous, pour un Anglais, pour un Allemand ou pour un Hébreu, c'est la même ; pourtant, le rapport à la bouteille est médiatisé par la manière dont la bouteille est représentée. L'image "bouteille" est représentée par le mot bouteille qui vient s'interposer entre l'objet et la pensée. C'est donc déjà sous forme de mots que celui qui pense, pense. C'est-à-dire que si vous dites bouteille en français qui s'écrit b.o.u.t.e.i.l.l.e., ce n'est pas la

même chose que si vous le dites en anglais bottle (b.o.t.t.l.e). Ici c'est très proche puisqu'on retrouve b-o-t-l. Mais si vous prenez le mot maison m.a.i.s.o.n, vous avez m., c'est l'eau ; s, c'est la dent. Et en anglais house h.o.u.s.e., il n'y a plus de m, plus de i, plus de n. Pour moi cela veut dire que la manière de vivre la maison n'est pas la même, en anglais, en français ou en allemand puisque pour vivre une chose, on se la représente déjà à travers le média de l'écriture, de la langue, donc des images.

● ● ● elles ont été oubliées, sont encore présentes de manière inconsciente, dans notre culture. Nous qui écrivons a. b. c. d., nous avons perdu les images, taureau, maison, dromadaire, porte, mais il nous reste une sorte d'inconscient d'images, un inconscient graphique, transmis de génération en génération, jusqu'à nous aujourd'hui. C'est en tout cas mon hypothèse. Pour moi, ce scénario d'images peut être interprété, donner accès à la langue. Cette méthode de retour à l'origine graphique de notre alphabet, complètement nouvelle, complètement révolu-

tionnaire, je lui ai donné le nom d'archéographie (arché : originaire – graphie : image). Aussi, je n'analyse plus seulement un mot en fonction de sa signification, je l'analyse aussi en fonction de son image. L'approche ou l'analyse archéographique consiste à essayer de formuler quelque chose, de parler l'image de l'écriture et, en particulier, de l'alphabet. La méthode de l'archéographie permet, avec ou sans la psychanalyse, de proposer un mot à partir d'une série d'images sur lesquelles nous allons pouvoir travailler. C'est le sens de l'archéographie et, à partir

d'elle, de l'archéologie différentielle qui permet de montrer des différences de culture entre Européens parlant anglais, français ou allemand. Au-delà de ce qu'implique l'image, l'inconscient graphique ouvre un potentiel de significations. Un inconscient graphique implique une certaine signification d'être.

L'archéographie n'est pas quelque chose qui se fait dans la solitude d'un rapport de soi-même à l'image de la lettre, mais dans la possibilité d'un rapport à l'autre. L'image devient un médecin. On peut proposer un travail de thérapie à partir de la lecture (*Bibliothérapie*), de l'interprétation et de ce travail sur l'écriture.

Ce travail sur l'écriture, c'est la suite de la bibliothérapie. La thérapie passe par le langage. L'image est médiatrice de la parole et c'est le dialogue qui est essentiel.

Dans le Talmud, on montre que la pensée ne se fait jamais seul (voir ci-contre "Petite histoire d'un rabbin sans barbe").

Marc-Alain Ouaknin

Petite histoire d'un rabbin sans barbe

Il y a dans la tradition de nombreux maîtres du Talmud. Mais un seul est qualifié de "plus beau maître du Talmud". C'était un rabbin sans barbe, au visage presque féminin. Un jour qu'il se baignait dans un lac, il attire un brigand qui le prend pour une femme et découvre un peu dépitée que c'est un homme. Mais le rabbin le console en lui disant : "J'ai une sœur qui est encore plus belle que moi. Si tu renonces au brigandage, je te la donne comme épouse". Ce qui fut dit fut fait. Et le brigand et le

rabbin travaillaient ensemble, étudiaient ensemble et se disputaient ensemble. Un jour le rabbin fait à son beau-frère une réflexion qui lui rappelle son ancien statut de brigand, et le beau-frère déprime et meurt. Le rabbin se retrouve seul pour étudier. Il prend auprès de lui un autre rabbin qui est toujours du même avis que lui et jamais ne le contredit. Et le rabbin ne peut plus penser. Il meurt de n'avoir plus de compagnon pour stimuler sa recherche, en disant : "le compagnon ou la mort".

En raison attentive

Ils voulaient faire croire ou croyaient eux-mêmes que ces pratiques (les pronostics, les augures, la sorcellerie, l'incantation et d'autres choses semblables) exerçaient une influence miraculeuse ou extraordinaire, soit sur les individus, soit sur les habitants d'une ville ; tandis que la logique et la raison ne saurait admettre que les pratiques exercées par les magiciens produisent un effet quelconque.

Moïse Maïmonide, Le guide des égarés.

Je ne crois pas m'être rendu à la conférence de Marc-Alain Ouaknin avec, dans mes bagages, les munitions d'un Logos prédateur. Cependant, mis brutalement en présence d'un discours pratiquant l'étalage ininterrompu de symboles imbriqués, sans lien causal apparent, sans indice d'analyse discernable, j'avoue m'être senti mal à l'aise. A l'inverse de Baudelaire qui considérait chez Goya le "monstrueux vraisemblable", il me semblait qu'ici le vraisemblable devenait monstrueux.

Trop entraîné dans la spirale de cette ronde, il ne me restait plus que le choix du pas de côté, de la "dissidence" (pour prolonger le jeu des mots auquel je sentais l'orateur attentif). J'ai donc pris du champ, pour finir par communiquer un point de vue négatif. Qu'un tel discours s'expose à cet endroit-là, et de cette façon, me paraissait scandaleusement contraire aux options et aux exigences d'un mouvement qui revendique l'arrachement aux faux savoirs

et aux approximations non fondées. Mon constat était de paradigmes débridés, d'une "analorgie", contre laquelle je m'arc-boutais.

On m'a demandé avec juste raison d'explicitier ma critique. Mais que proposer, sinon la reprise d'une mise en garde argumentée ? Sur cette matière brute qui m'était fournie par le discours hyperbolique de Marc-Alain Ouaknin, il fallait au moins avoir une prise critique. A qui et dans quel but essayer d'apporter la contradiction, si l'on ne comprend pas soi-même ?

De ce que prétendait Marc-Alain Ouaknin, je m'apercevais que je ne savais rien. Il m'a paru plus pertinent de tenter la remontée vers l'endroit d'où venait le discoureur.

Le détour, entrée dans d'autres cultures

J'ai choisi de me mettre à une étude attentive du judaïsme. J'ai fait suivre mes lectures sur le Talmud, la Kabbale par

une visite du musée d'art et d'histoire du Judaïsme, ouvert récemment à Paris. J'ai lu ensuite Marc-Alain Ouaknin¹ et cherché à mieux relier entre eux les différents éléments peu à peu découverts.

Dans une démarche de constitution d'un objet de savoir, je ne suis pas la ligne droite. C'est dans le "détour" qu'on produit du sens.

Entrer dans une ou des cultures, c'est savoir les caractériser comme différentes, en reconnaissant leurs cadres et leurs signes d'identification originaux. C'est savoir aussi les apprécier et par conséquent trouver des raisons de s'y attacher volontairement, d'y adhérer.

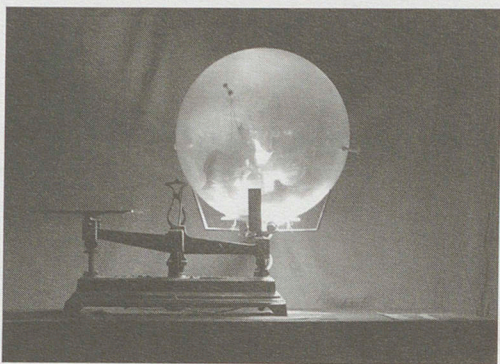
Cette recherche, qui nous permet d'accéder à un au-delà de ce qui nous a été appris ou inculqué, nous aide à élargir et renouveler nos choix.

Il y a par conséquent une antinomie radicale entre une traversée, nécessairement longue, ponctuée de retournements et d'incertitudes, et une demande instantanée d'adhérence, par une assimilation globale dont l'étrangeté radicale et immédiate dissoudrait, comme par magie, nos repères institués.

L'omnipotence du même s'introduit sur l'illusion de la nouveauté. L'anticonformisme apparent de "l'éclat" séduit et capte l'attention.

Rien d'important ne ●●●

¹ - Marc-Alain Ouaknin, Lire aux éclats : Eloge de la caresse, Points Seuil, 1994.



SOMME EN BULLE, PIET.SO - PHOTO ROBERT HUNTER

2 - Alain Finkielkraut, *L'ingratitude. Conversation sur notre temps*, Gallimard, 1999.

3 - « L'interprétation comme attitude existentielle, comme choix philosophique, est ce qui justement vient faire obstacle au projet de la philosophie réflexive. Il ne s'agit pas d'un rejet de cette dernière, mais d'une limitation, d'une modulation. », Marc-Alain Ouaknin, *Éléments pour une herméneutique existentielle in Lire aux éclats*, pp.33-34.

4 - Cf. *Lire aux éclats*, notamment pp.134 à 137.

● ● ● peut se concrétiser chez et à partir de la personne, tant que celle-ci n'aura pas entrepris un travail sur elle-même qui la conduit à établir une relation avec le passé. « On éduque l'homme en le mettant en contact avec les hommes du passé », écrit Eugenio Garin, cité par Alain Finkielkraut, « car grâce au trésor de la mémoire, dans le colloque avec les autres, la confrontation avec des paroles précises et non pas fausses et banales, l'esprit est pratiquement obligé de se retrouver lui-même, de prendre position, de prononcer à son tour des mots adéquats et précis », et Finkielkraut rappelle en note, à propos de ce passage, l'exemple de Pétrarque, « premier homme moderne » selon Ernst Cassirer et « qui... en parvenant à une nouvelle compréhension de l'Antiquité, s'est formé sa propre et originale présence au monde. »².

Marc-Alain Ouaknin incarnant à lui tout seul son propos et la tradition de son propos, il me fallait placer celui-ci dans une histoire, pour en reconstituer la généalogie sémantique.

La rencontre herméneutique

C'est seulement après tout un parcours de connaissances contextualisées que je me suis

posé la question de l'intérêt représenté par l'intervention de Marc-Alain Ouaknin à l'Université d'automne de Peuple et Culture.

Quel pouvait être notre point de rencontre ? Sur quoi amener la conversation ? J'ai pensé trouver un lieu commun dans l'herméneutique, approche réflexive de ce qu'est le comprendre.

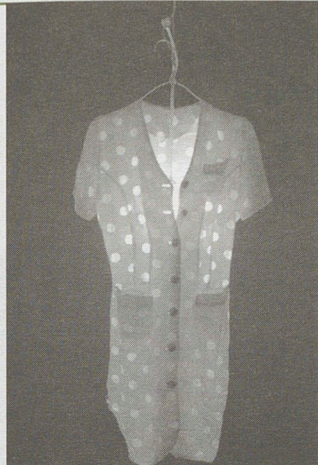
Marc-Alain Ouaknin confère une valeur existentielle, ontologique à l'herméneutique qui la fait apparaître comme un amoindrissement du raisonnement en action³. Pour moi, la construction du sens est toujours en liaison avec toute transmission de savoirs évolutive qui favorise des pratiques de langues et de langages réciproques, pour constituer les bases d'un être social. C'est en effet dans ce partage que la communauté prend conscience d'elle-même et limite son incertitude aux questionnements qu'elle sait poser. Cette condition épistémologique représente, à mon avis, un des intérêts de l'éducation populaire. La réflexion portée par l'entrecroisement de la parole parlée et de la parole écrite, l'observation spéculative des faits, l'invention des hypothèses, des problématiques et des principes universalisables se fonde sur un engagement au sein d'un ensemble d'égaux autant que sur un contrat. C'est donc, à ce double titre, qu'elle

est promesse de liberté.

Amener par exemple à apprécier un film, une œuvre d'art, un livre, débattre d'une question d'intérêt général font partie des activités culturelles que l'on souhaite réaliser avec des groupes volontaires. Cette recherche qualitative ne suffit pas toutefois à distinguer l'éducation populaire en tant qu'objet signifiant. C'est dans une quadruple dimension : esthétique, éthique, collective et de changement social que le projet d'éducation populaire trouve sa singularité et son originalité.

La percée du sens ne résulte pas seulement de l'échange organisé des idées mais aussi de la manière dont on se confronte à des récits, sans se limiter au seul texte littéraire. Chez Marc-Alain Ouaknin, la lecture éclatée référée à la tradition du Talmud, sans cesse réinventée dans la fidélité, l'interprétation sans emprise, « expérience de la caresse », ouvrent des perspectives. Ce sont autant de thèmes à reprendre et à reformuler, dans nos différentes interventions, pour les réinventer. Tout ce qu'écrit Marc-Alain Ouaknin sur la question de l'éthique a pour nous un certain intérêt. En particulier, cette utopie positive du « pouvoir être autrement » que nous partageons avec lui⁴, même si nous n'avons certainement pas une vision identique d'un destin assumé.

Point de vue sur... la conférence de Ouaknin



PIET À TERRE, PIET.SO - PHOTO ROBERT HUNTER

Aùn aprendo

Concluant provisoirement, je dirai que je dois à Marc-Alain Ouaknin de m'avoir tiré de mon assoupissement. Non parce que j'ai accordé une quelconque créance aux affirmations qui sont les siennes, mais parce qu'il a fait lever en moi le projet d'une recherche compréhensive. D'où parlait-il, que voulait-il "signifier" ? L'imposition d'un discours bourgeonnant et cependant ferme sur des prémisses qui me semblaient dans un premier temps plus des "barricades mystérieuses" que des énigmes, pouvait me mener jusqu'à l'expérience amère de la clôture.

J'ai fait le choix conscient d'une longue marche d'abstraction (déplacement, détour, liens de chemins), qui me paraît toujours la voie de la raison.

Pour extraire des dires entendus non une recette thaumaturgique mais un levier, servant à activer un désir de savoir que nous avons, toutes et tous, enfoui en nous.

Francisco Goya Y Lucientes disait modestement : « Aùn aprendo » (J'apprends toujours).

Jean-Claude Lucien

*Extrait d'un
texte
disponible
à l'Union
Peuple et
Culture.*

Rencontre avec le symbolique

Quelques mois après la rencontre avec Ouaknin, que reste-t-il ? Le souvenir d'un jeu joyeux et irrationnel, poétique et, surtout, l'irruption dans le discours de trois points d'ancrage symboliques sur lesquels, me semble-t-il, viennent s'amarrer nos pratiques d'éducation populaire. Je mets cette hypothèse en débat.

Le vide c'est la vie

Jean Vassileff disait volontiers : le projet c'est la vie. Mais le projet ne peut naître et se développer que s'il y a du vide, du manque, de la place pour quelque chose de nouveau. Le projet trouve son origine dans la conscience du manque. Dans notre société qui impose le remplissage et confond satiété et bonheur, qui tente désespérément d'évacuer l'angoisse devant le vide, la survie passe par la résistance au "gavage". Cette philosophie du manque fonde nos pratiques de pédagogie de la rupture, pédagogie du projet.

L'arbre et le serpent

L'homme est un microcosme qui contient symboliquement une image ou une représentation du monde. Marc-Alain Ouaknin, dans son discours-cavalcade, fait référence à

"l'invention" de la conscience libre telle que la Bible en fait le récit symbolique et poétique à l'origine de l'homme. Pour moi, ce récit renvoie à l'idée que chaque individu contient en lui tout l'humain, le pire comme le meilleur. C'est ce qui fonde la recours à l'autoformation comme voie privilégiée de développement et d'éducation. Il n'y a pas de différence ontologique entre les personnes, juste des différences existentielles. C'est ce qui justifie, d'une certaine manière, la légitimité de l'éducation populaire et le recours à l'entraînement mental.

Le compagnon ou la mort

La pensée ne vit bien que dans la confrontation, la dispute, l'opposition et le débat. Il n'y a à proprement parler de pensée et d'évolution de la pensée que dans le débat. Le consensus, c'est la mort. Surtout, ne soyons pas d'accord !

Voilà, en peu de mots, ce qui a fait le charme de la rencontre avec Ouaknin : le plaisir de revisiter quelques symboles fondamentaux. A une époque où le symbole sert surtout à vendre des yaourts ou des automobiles, ça fait du bien.

Catherine Bachellier

Pour conclure

L me revient de relever l'essentiel de ce qui a été dit tout au long de cette université, les **moments charnières** qui donnent un nouveau sens à notre réflexion, qui ouvrent une nouvelle manière de voir le monde et d'y inscrire le destin des hommes.

Ils sont toujours liés à l'émergence d'un nouveau support ou d'une nouvelle technologie (entendons par support un ensemble d'objets sur lesquels on grave des informations).

L'écriture, l'imprimerie, dont il a été beaucoup question dans cette université, représentent deux cas d'école éclatants.

Mais d'abord parlons du premier moment, celui au cours duquel apparaît la première technologie, si l'on peut dire, qu'est le **langage**.

Le langage apparaît quand l'animal à quatre pattes se relève sur ces deux pattes arrière pour devenir ce qu'on appellera l'homme.

Il y a trois millions d'années Lucy, la plus ancienne de nos ancêtres connue à ce jour, se différencie de l'animal par sa posture. C'est cette posture qui va générer et développer le langage. Il est oral et il permet à l'homme de communiquer jusqu'à l'invention d'un nouveau support et d'une technologie nouvelle : l'**écriture**.

Avec l'arrivée de l'écriture, dans le croissant fertile méditerranéen s'achève la préhistoire et commence l'histoire.

Sans écriture en effet, pas d'histoire, pas d'État, pas de lois, pas de stabilité, pas de commerce, pas de comportement collectif organisé, pas de ville, pas de lien social.

Mais il faudra attendre l'**imprimerie** pour que s'installe notre monde moderne, celui que nous connaissons aujourd'hui, ce monde qui peut-être se termine.

Ce monde, c'est celui de la **concentration**, du capitalisme...

Concentration de l'espace habité : hameau, village, ville mégapole. Concentration de l'espace du livre : lettre, page, livre, bibliothèque, université.

Nous vivons en effet encore sous ce régime cognitif de la concentration, de l'accumulation.

Un monde qui peut-être se termine avec l'émergence d'un nouveau support et d'une nouvelle technique : le **support électronique et ses déclinaisons numériques** : codage, stockage, transmission de l'information n'ont plus besoin de support matériel. Jusqu'alors, nos manières d'enseigner se caractérisaient par la rareté. Aujourd'hui, nous devons être capables de gérer les flux d'information, le savoir pléthorique ; il ne faut plus stocker, il faut trier.

L'ère de la concentration, de l'accumulation se termine, commence celle de la **distribution**.

La capacité gigantesque des mémoires électroniques libère notre cerveau qui pourra plus aisément se consacrer à l'invention et à la construction d'un nouveau monde qui devient de plus en plus nécessaire face à ce que laisse cette fin de millénaire : chômage, exclusion, misère, exploitation, pollution, drogue, prostitution, commerce du faux, guerres...

Nous terminons ce millénaire dans la honte. Quant on sait que les exclus, les exploités se recrutent parmi les moins éduqués, force est de constater que les meilleurs investissements pour terminer honorablement le siècle s'appellent encore culture, éducation et formation (qui durera tout le long de la vie).

Un nouveau monde apparaît depuis qu'il y a cinquante ans le Dieu Hermès (celui de la

~ limite

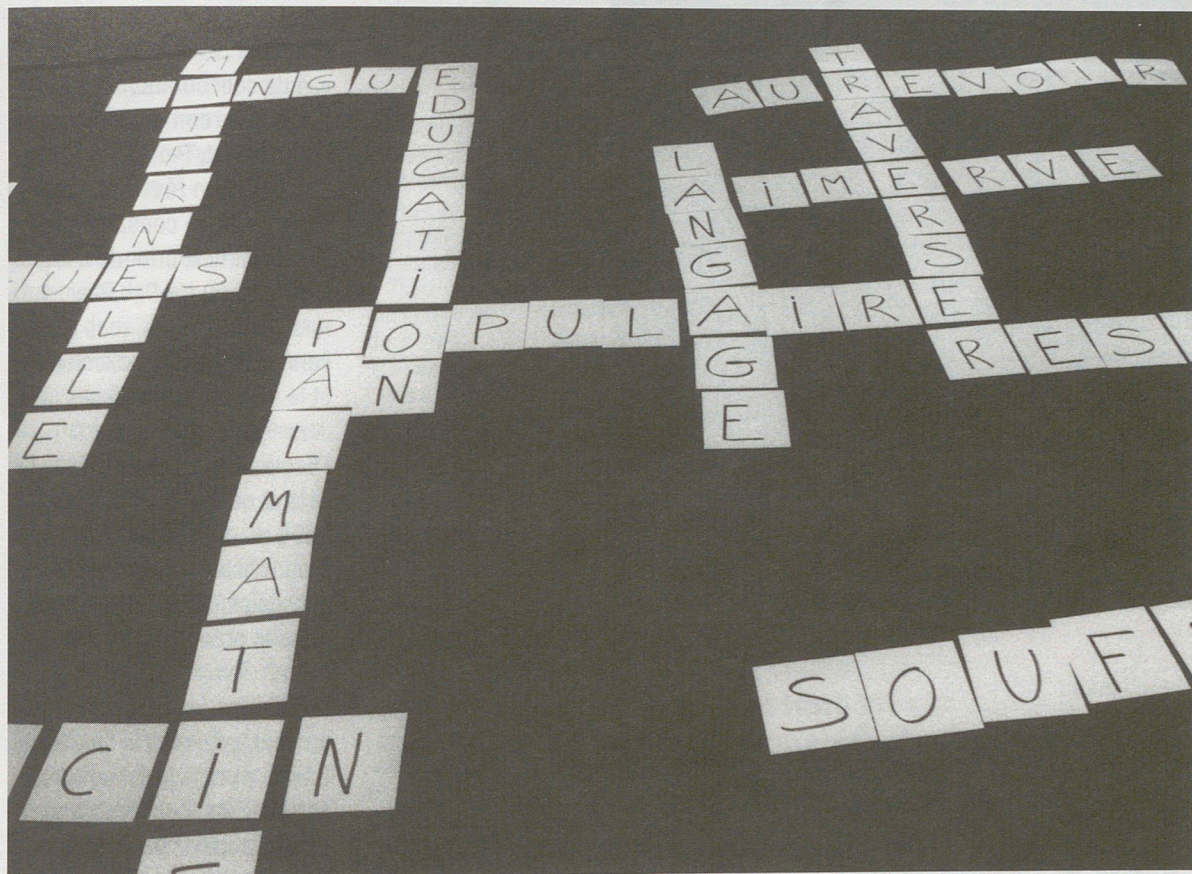


PHOTO SUZI BELLEVILLE

communication) remplace Prométhée (héros du travail)... Ce Dieu est en train d'installer un nouveau changement, radical, décisif.

Lequel ? A nous de le construire comme nous l'avons fait en commençant ce scrabble.

Rendez-vous à nos prochaines universités !

Cécil Guitart



1 - C'est au cours du voyage à la Documenta X organisé par l'Union Peuple et Culture, en collaboration avec le ministère de la Culture, que Peuple et Culture Corrèze a découvert le travail de Marc Pataut "Ceux du Terrain", un ensemble de photographies des SDF qui vivaient sur le terrain du Cornillon à la plaine St Denis, expulsés un à un pour la construction du stade de France.

Tel était le titre de l'exposition que Peuple et Culture Corrèze a organisée cet été à Tulle et qui marquait le début d'une collaboration avec Marc Pataut¹.

Une exposition² bien particulière parce qu'elle rassemblait des travaux qui résultent tous d'une expérimentation sociale catalysée par une pratique artistique singulière (photographies de Marc Pataut, vêtements sculptures de Majida Khattari, images de Gérard Paris Clavel de l'association Ne Pas Plier, groupe du Kiosque animé par l'historien d'art Jean-François Chevrier) et donnant ainsi à voir non seulement des œuvres mais des procédures

mettant en jeu les rapports art/politique/information. Ainsi s'affirmait dans un contexte nouveau l'idée fondamentale qui a porté Peuple et Culture depuis cinquante ans : que l'activité culturelle a une force politique propre irréductible à l'organisation des partis.

Mais particulière, cette exposition l'était aussi parce que, loin de se conformer aux formes habituelles que revêt le plus souvent la demande (la commande) faite à un artiste, sa conception et son contenu³

étaient la résultante d'un travail de collaboration et d'articulation de compétences entre Marc Pataut, Peuple et Culture Corrèze et un réseau d'acteurs indépendants, constitué par Brian Holmes, critique d'art, l'association Ne Pas Plier, qui met les arts graphiques au service des luttes collectives, et le séminaire animé par Jean-François Chevrier à l'Ecole Supérieure des Beaux Arts et qui maintient depuis 1994 un débat public sur la mondialisation du capital et ses conséquences sociales, culturelles et politiques.

D'ordinaire, les expositions arrivent toujours à la fin d'un travail, comme la cerise sur le gâteau. Elles montrent ce qui a été accompli, la performance de l'action menée. A Tulle l'idée était d'échapper à cette forme artiste / travail / exposition. L'exposition Sortir la Tête a constitué non pas un aboutissement mais le point de départ d'un projet artistique de Marc Pataut intitulé "Pays / visages, photographier le pays de Tulle", en cours d'élaboration avec Peuple et Culture Corrèze. Qu'est-ce qui résiste aujourd'hui au pays de Tulle, qu'est-ce qui est inébranlable, toujours là ou au contraire toujours mobile, léger comme une parole qui peut revenir de toutes parts et de tous temps, pour retrouver un lieu qui reste toujours à dire ? Qu'est-ce qui

Sortir la tête

ouvre les yeux de l'avenir ? Autant de questions qui ramènent à l'histoire humaine : "le pays, ce sont les hommes dans le paysage".

En parallèle au travail photographique de Marc (des paysages, des visages) est envisagée une série de débats autour de la question de pays. Ces débats mêlant expertise et intuition, savoir abstrait et connaissance du terrain, pourront se construire à partir d'un cycle de conférences déjà expérimenté par Peuple et Culture Corrèze sous le nom de "Droit de Questions". Quel avenir pour le pays, pour ce territoire de l'intimité, au moment où les pays dits "souverains" se dissolvent, se restructurent en circuits de communication et d'échange ? Quelle place pour le pays de Tulle dans une France européenne à l'heure de la mondialisation économique ?

Ce questionnement débordera le cadre habituel de l'association en impliquant une large gamme des habitants de Tulle et en faisant communiquer les échelles locale, régionale, nationale⁴. C'est aussi par ce questionnement que le travail photographique pourra déborder de l'image, pour découvrir l'inconnu, sonder l'impensé social.

Manée Teyssandier

2 - A signaler que le travail de Marc Pataut et l'exposition Sortir la Tête à Tulle, ont fait l'objet en août 1998 d'un article dans Le Monde.
3 - L'exposition Sortir la Tête comprenait une bibliothèque et un coin vidéo permettant d'approfondir les idées au travail chez l'ensemble des partenaires et a été accompagné en juillet et septembre par des rencontres débats sur les rapports art / information / politique.
4 - Les questions soulevées à Tulle peuvent sans doute intéresser les acteurs qui préparent le rapport Limousin 2017, sur l'avenir de la Région dans le contexte de l'Union Européenne et de la mondialisation.

Entre la commande publique traditionnelle - dont les résultats monumentaux ornent nos autoroutes pour le meilleur et le pire - et l'œuvre d'art dite "autonome", fabriquée spécifiquement pour le musée, et vouée par son cadre institutionnel à une contemplation privée, il s'ouvre aujourd'hui une troisième voie, celle d'une pratique artistique rattachée directement à l'espace public par des procédures de participation et d'échange, mais capable en même temps de produire des formes exemplaires, qui restituent les traces subjectives

d'une expérimentation sociale. Ainsi élargie - non pas par gonflement monumental, mais par articulation entre le politique et l'esthétique -, l'initiative artistique peut jouer un rôle dans les transformations sociales que nous vivons aujourd'hui, sous la pression des phénomènes de mondialisation économique. Cet élargissement politique de la pratique artistique passe nécessairement par un rapport de coopération critique entre les institutions culturelles et des acteurs indépendants de la société civile.

Brian Holmes



Bâtir en terre crue

Plus de la moitié de la population mondiale vit dans un habitat bâti totalement ou partiellement en terre crue, que ce soit dans les pays en développement ou dans les pays industrialisés.

Petite histoire du bâti en terre crue trouvée dans le numéro 69 d'Alternatives rurales.

L'est difficile de savoir si les humains qui vivaient dans les arbres y bâtissaient des "cabanes". Mais il est certain que certains de ceux qui occupaient des grottes avaient décidé d'en limiter l'entrée. A Natouf, dans le sud d'Israël, un mur composé d'un sous-bassement en pierres et d'un corps en terre comprimée, vieux de douze mille ans, a pu être mis à jour.

Les anciens peuples du Moyen Orient ont apporté une nouvelle réponse à la très permanente question de l'abri, en jouant avec les caractéristiques de plasticité et de porosité d'une ressource locale remarquable de banalité, la terre. Les fouilles sur le site de la ville de Jéricho ont révélé des constructions en briques de terre crue anciennes de dix millénaires. Les cités sumériennes du Tigre et de l'Euphrate, plus récentes, ont persévéré dans

l'usage de ce matériau. Les Chinois, les Celtes, les Romains, les Sassanides, les Indiens, les Afghans, les Dogons et tant d'autres ont eux aussi affiné leur art de bâtir la terre dans leurs utilisations domestiques ou monumentales.

Pourtant, si un peu partout, les cultures semblent avoir vu leur population développer de solides et confortables traditions de constructions en terre crue, la normalisation technique, intimement liée à la mondialisation de l'économie de marché, a récemment favorisé l'abandon de savoirs humains dans des activités fondamentales comme l'agriculture, le bâtiment ou la nourriture. La construction en terre crue en France était toujours très vivace jusqu'à la reconstruction consécutive à la dernière guerre.

Des gumbads du plateau iranien aux ksars marocains, des hautes maisons yéménites aux cases de Mousgoums, des pueblos navahos aux innombrables maisons chinoises, les exemples ne manquent pas pour accréditer la formidable intelligence de l'habitat en terre. La manifeste diversité des conditions géographiques et humaines a conjugué la terre crue à tous les modes et sur tous les temps. Cependant, il semble à la fin du XXème

siècle qu'il n'y a plus guère d'espace pour un futur. La terre est un matériau lent. Il a fallu des millions d'années au chaud du jour et au froid de la nuit pour entamer la résistance des montagnes de granit, encore des millions d'années aux glaciers pour en broyer les morceaux, d'autres millions d'années aux vents, aux rivières ou aux pluies pour en rouler les débris, les réduire en poudre et les accumuler ici ou là.

Mélange intime de fines plaquettes à peine plus grosses qu'une pincée d'atomes, la terre nécessite du temps pour sa mise en oeuvre, et le temps la reprend si les humains ne se donnent pas la peine de la protéger. Matériau sans vie, la terre accompagne volontiers les vivants. Abandonnée, elle retourne à la terre.

Dans la course à la plus-value obsessionnelle et à la virtualité moderne, la terre s'avance avec ses semelles de plomb. Les taux de profit sont lamentables. Sa réalité indiscutable.

Les humains ont depuis longtemps bâti en terre, il doit bien s'en trouver quelques bonnes raisons.

Dans notre désir constant d'être au chaud l'hiver et au frais l'été, la terre a mis à notre disposition son inertie. Elle ne s'emballe facilement ni



pour l'un, ni pour l'autre. Elle reste indolente. Si la météo persiste pour l'un ou l'autre de ses extrêmes, la terre finira bien par se laisser convaincre, mais elle le fera lentement, comme pour nous permettre de nous habituer graduellement à l'épreuve.

Pour le sec ou l'humide, là encore, la terre montrera ses capacités à absorber ou à rendre la vapeur d'eau qui nous incommodent dans ses excès. Elle modère le trop et le trop peu, elle les réconcilie pour faire du juste assez. Elle agit dans ce domaine avec une lenteur et une ténacité géologiques.

La terre porte fort gracieusement les poids que nos constructions lui assignent. Nous pouvons sans crainte lui confier notre intégrité physique. Puissamment posée sur le sol à l'abri des remontées humides, la terre soutient sans sourciller les planchers ou les toitures les plus pesants. Sa masse est une garantie de stabilité dans les régions où le vent est un voisin encombrant. Ses capacités mécaniques ne sont atteintes que par une exposition au ruissellement tempétueux de l'eau.

La terre est là, presque partout évidente. Il suffit souvent de creuser un peu pour la ramasser. Mêlée d'un peu

d'eau elle devient plastique et façonnable à merci. Séchée, elle conserve la forme donnée. Si plus tard il devenait intéressant d'en changer la forme, un peu d'eau et elle redeviendrait plastique. Recommencer, remodeler, modifier est à proprement parler un jeu d'enfant. Il a fallu du temps pour faire la terre, elle est désormais éternelle.

Il ne sera jamais nécessaire de lancer une campagne sanitaire de retrait de la terre de notre environnement constructif. Elle ne nous est pas plus nocive que l'air ou l'eau quand ils sont sans adjuvants.

La terre apprend aux bruits à modérer leurs ardeurs. Non qu'elle les étouffe, elle les atténue. D'une maison de terre, le monde n'est pas absent, il devient simplement poli. Il n'envahit pas l'espace. Il le visite en pantoufles.

Au regard de notre passé, la terre crue est, de très loin, le plus répandu de nos matériaux de construction. La dictature de la vitesse nous commande maintenant de la laisser tomber afin de donner à nos abris une allure de machine. Construire, planifier, démolir, chauffer, montrer, rafraîchir, humidifier, nettoyer, accumuler, isoler, rentabiliser, domotiquer, tout cela, encore plus vite grâce à une fantas-

tique consommation d'énergie minérale, telles sont les nouvelles missions de l'habitat. Normaliser, préfabriquer, standardiser sont les voies sur lesquelles circulent les rouleaux compresseurs de l'industrie au service de ces projets contemporains.

Si la terre n'est plus la reine des abris, ce n'est pas parce que les maisons sont peu solides, laides, inconfortables ou lourdes d'entretien. Ce n'est pas non plus parce qu'on ne trouve plus de maçons, de bon gisement ou de concepteur. Non, si la terre est satellisée, c'est que le temps tout entier a été converti en argent et qu'il n'y en a plus pour les humains et leur bonheur. Construire en terre, cultiver et manger de vrais légumes, écouter ou faire de la musique vivante, s'habiller soi-même ne sont plus que des thèmes de réflexion pour les colloques informatiques et les congrès virtuels.

Bâtir est une activité profondément humaine. Nous passons une grande partie de notre vie à nous construire, d'abord, à construire un abri ensuite. Ensevelir cette envie spontanée sous des considérations industrielles porte une altération profonde au sens de l'histoire de l'habitat.

**Pascal Baeteman,
Alain Marccone***

** P. Baeteman et A. Marccone sont membres de l'association Inventer la terre. Cette association, fondée en 1984 à Toulouse, regroupe plusieurs constructeurs, architectes et plasticiens spécialisés dans l'étude, la promotion et l'emploi de la terre crue.*

Sténopé

Vu au Mali...à l'occasion d'un voyage d'étude culturel pendant la Biennale de la photographie africaine.*

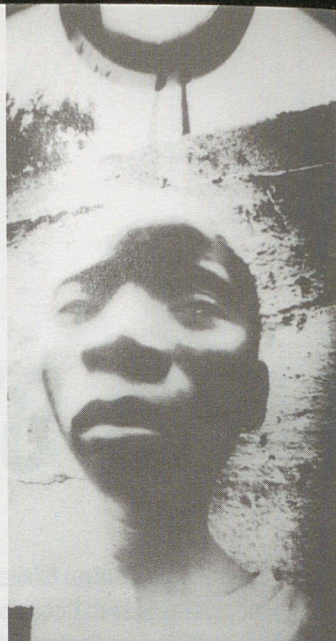
**Ce voyage était organisé par Peuple et Culture dans le cadre du rapprochement Culture/Education populaire (voir encadré ci-dessous pour les principaux éléments du programme). Il va donner lieu à une publication.*

** Albert Clermont est photographe et a participé, à ce titre, au voyage.*

Le principe du sténopé est connu au Mali depuis la nuit des temps. Aristote le démontre par le fonctionnement de la caméra obscura, et Léonard de Vinci l'utilise comme machine à dessiner. Dans le projet Sténopé se mène un véritable programme pédagogique artistique qui est, depuis trois années, impulsé par l'association Oscura. Son objectif principal est de former de jeunes Maliens à la création d'images photographiques. Le public vient de milieu très modeste et, pour beaucoup d'entre eux, de la rue. Les villes où se développe ce projet de formation sont à l'est du pays, Mopti et Djenné. Les moyens qui sont mis en œuvre pour faire évoluer ce programme sont modestes techniquement, mais humainement importants et généreux.

L'association s'appuie sur son encadrement, son savoir-faire professionnel et son expérience artistique, expérimentés en France et à l'étranger depuis plusieurs années. Elle organise, au Mali, des stages de formation à l'intention de futurs cadres maliens, assure l'approvisionnement du matériel de base - produit chimique et papier photo -, à partir de la France. Il est pratiquement impossible de se les procurer dans le pays à cause de l'acheminement difficile et des prix maliens prohibitifs.

La fabrication du sténopé prend sa source dans la macro-économie locale malienne. Le matériau se trouve à la fin de la chaîne de consommation dans ses rebuts. La récupération et le détournement de l'objet s'inscrivent totalement dans le processus du langage photo-



graphique. Par exemple, à partir de la boîte de Nescafé ou de Nestlé, par un bricolage astucieux, cet objet va être transformé en une machine à faire des images photos. Le réel va être questionné, par son petit trou créé dans la paroi de la boîte hermétiquement close à la lumière. Il se dessine à l'intérieur son image latente sur du papier photo qui sera révélé par le processus traditionnel de la chimie photographique.

Ces images s'inscrivent dans une écriture artistique contemporaine. Nous sommes en présence d'un laboratoire de recherche, de langage et de discours critique. L'apprentissage technique, en l'occurrence, expérimente et produit de la pensée. Un geste créatif. Ces photos renvoient notre imaginaire significativement vers le dessin ou la peinture. Par conséquent, cette initiative, avec ses contradictions, devient un atout essentiel dans la création contemporaine malienne. Elle est en dehors des champs traditionnels de la photographie. Défendu, entre autre, par les rencontres photographiques de Bamako, ce projet artistique trouve complètement son originalité dans le contexte politique, social, éducatif et culturel malien.

Albert Clermont*

Au programme du voyage à Bamako

Visite et inauguration de la Biennale.

Débat autour des nouvelles technologies et sur leur accessibilité aux photographes africains.

Rencontre avec une ONG rurale.

Rencontres autour de la lecture publique et visite d'un Claec (centre de lecture et d'animation).

Organisation d'un spectacle de marionnettes dans un quartier périphérique de Bamako.

Participation au spectacle d'ouverture du 3^{ème} Festival du

théâtre des réalités.

Visite de Ségou accompagnée par Jacques Freysse (mission inter-ministérielle d'aide à la mobilité et au co-développement).

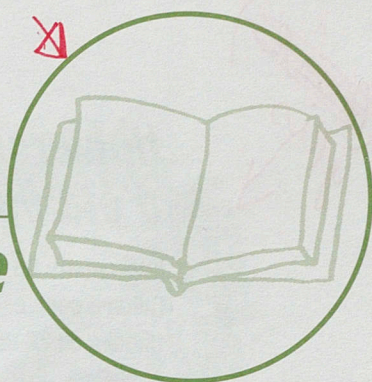
Débat sur la politique culturelle et de coopération de la France en Afrique avec Thierry Simon, conseiller culturel, et Yves De la Croix, directeur du Centre Culturel Français.

Rencontre avec Monsieur Adama Samasekou, Ministre de l'Éducation de base.

Rencontre avec Madame Aminata Traoré, Ministre de la Culture.

note de lecture :

Jack Kerouac, *Itinéraire dans l'errance**



Pour la génération des années 60 l'ouvrage de Jack Kerouac *Sur la route* est une œuvre culte. En ces années d'expansion économique homogène et stable, la civilisation de consommation brillait de tous ses charmes, et il existait dans tous les pays industrialisés un "ordre établi" des civilisations qui ont, certes, réussi à faire reculer les grands désespoirs mais aussi les prophéties fondatrices.

Peuple et Culture n'a pas échappé à cette illusion d'une croyance dans les vertus indéfinies d'une croissance désormais illimitée, porteuse d'un développement culturel basé sur des critères scientifiques et élaboré en concertation avec les forces sociales organisées. Kerouac s'est rebellé contre le mensonge social, a rejeté les pesanteurs de l'histoire et refusé le futur d'une civilisation confortable et il est parti, sur les routes, tel Rimbaud à travers l'Europe.

Au hasard des rencontres, des faubourgs tristes des campagnes vides mais aussi des amitiés chaleureuses nouées dans les stations-service, les motels, et les nuits chaudes, il compose des romans et des vers, annonciateurs des nouvelles aurores et des communités fraternelles. C'est lui qui fait entrer dans le langage international des jeunes, les expressions de "cool" "nuit hop" chaudes d'amitiés, "hip hop"... Il revient à Christiane Pajotin et Bertrand Agostini de traiter

de Kerouac et l'art du haïku et, par-delà, de démontrer l'origine profonde et le caractère construit de ce qui n'était apparemment qu'une révolte instinctive. Le haïku est un poème japonais, composé seulement de trois vers, selon un rythme obéissant à des règles très strictes : dix-sept syllabes scandées selon un rythme 5/7/5. Il s'agit d'exprimer toute la richesse et la complexité d'un instant vécu intensément. "Le haïku s'enroule sur lui-même, le sillage du signe qui semble avoir été tracé s'efface : rien n'a été acquis, la pierre du mot a été jetée pour rien : ni vague ni coulée du sens" (Roland Barthes).

*Quand le papillon disparut
Mon esprit
revint à moi.*

Ainsi donc, le porte parole de la génération de la contre-culture, de l'errance en toute liberté, d'une randonnée sans fin pour une croisade sans limite s'était donné pour s'exprimer un modèle très formalisé !

Tout se passe comme si l'aventure personnelle de Kerouac se livrait dans un cadre de contraintes intellectuelles particulièrement strictes.

*Quel réveil pour ce papillon
quand quelqu'un
sonnera cette cloche.*

... Et le long chemin conduisant à sa propre vérité, s'il est

souvent angoissant, est aussi observé avec une distance fleurie d'humour :

*Toute la journée
j'ai porté un chapeau
qui n'était pas sur ma tête !*

Dans une première partie, les auteurs présentent le cheminement complexe qui a conduit Kerouac à l'art du haïku, en particulier le rapport à la nature conduisant au sentiment du caractère transitif des créations et par-delà du détachement vis-à-vis du monde. Puis, en passant aux sources de la nature, Kerouac nous fait vivre pleinement la luxuriance du présent par la fusion avec le cosmos.

*Soleil du matin
les pétales pourpres
quatre sont tombées.*

... Et dans une troisième étape, "instantané de vie", Kerouac exprime ses élans, ses désirs, ses angoisses pour traduire sa présence au monde, sa volonté de s'intégrer dans une globalité fondatrice :

*Qu'est-ce qu'un arc-en-ciel,
seigneur ?
un cerceau
pour les humbles...*

Partez, chers amis de Peuple et Culture, à la découverte des terres nouvelles de l'esprit et des couches profondes du psychisme où naissent les sentiments et les émotions grâce à Kerouac et ses haïko !

Jean-François Chosson

* De
Christiane
Pajotin et
Bertrand
Agostini, Ed.
Parole
d'Aïbe, 1998.

~~grip~~
grip

Université d'été 99 } titre

L'Université 99 de Peuple et Culture sera estivale : elle se tiendra du 26 au 29 août en Auvergne.

La problématique concoctée par le comité de pilotage n'en est encore qu'aux premiers bouillonnements : il s'y dégage quelque chose dont l'éducation populaire serait le cœur, le mouvement social et les nouvelles formes d'engagement constitueraient les supports de réflexion...

Ce dont on est sûr cependant, c'est que, selon une formule désormais rituelle, tous les ingrédients des Universités Peuple et Culture seront réunis : éclairages théoriques, ateliers d'échange et de confrontation sur les pratiques, espaces de rencontre pour construire des projets communs, activités de loisirs et découverte d'une région.

Tout savoir sur la vie locale

Dans la perspective des élections municipales de 2001, la revue *Territoires* de l'ADELS propose, tous les deux mois à compter de janvier 99, les Dossiers 2001 pour comprendre tous les aspects de la vie municipale et de son environnement : s'informer et s'autoformer sur les principaux enjeux de la vie locale, découvrir des groupes locaux innovants et des citoyens engagés, trouver les informations pratiques et les contacts utiles... pour s'investir dès maintenant dans les prochaines élections municipales.

Les Dossiers 2001 sont disponibles à l'ADELS, 108-110 rue Saint Maur, 75011 Paris, tél. 01 43 55 40 05.

Collectif culture contre le FN

La culture étant une cible privilégiée pour ceux qu'animent la haine raciste, la xénophobie, la volonté d'exclusion et de normalisation totalitaire (cf. Châteaueuillon début 1997), les personnels du ministère de la Culture ont considéré qu'ils devaient se reconnaître une responsabilité particulière de défense des libertés d'expression. Ils ont donc constitué l'association "Collectif Culture" qui a pour objectifs de défendre les valeurs de citoyenneté et de libre création et diffusion artistique et culturelle, de recenser et de dénoncer les atteintes à la liberté culturelle, de soutenir et promouvoir les actions de résistance aux idées d'extrême droite.

Contact : Collectif Culture, CIGP, 21 ter rue Voltaire 75011 Paris, fax 01 43 72 15 77, mél. : collectifculture@caramail.com

Solidarité avec l'Algérie

Depuis 1992, les massacres en Algérie se multiplient et, en dépit des déclarations du gouvernement français et des nouvelles dispositions législatives introduites par la loi Chevènement, l'indifférence est la forme de réponse la plus souvent affichée par la France et la plupart des pays européens à l'égard de cette situation. Pire, les visas accordés aux Algériens se raréfient, les accords de droit d'asile se comptent sur les doigts d'une main, les renvois en Algérie d'Algériens en situation irrégulière deviennent

hebdomadaires... Face à cette politique de non-assistance à personnes en danger, la Campagne pour l'accueil et la protection des Algériens, qui regroupe une quarantaine d'associations et d'organisations (dont Peuple et Culture), lance une pétition en faveur d'une réelle solidarité avec le peuple algérien. Pour être signataire de la pétition et s'associer aux actions du collectif : Campagne pour l'accueil et la protection des Algériens, CIMADE, 176 rue de Grenelle, 75007 Paris, tél. 01 44 18 60 50.

Education populaire

Quelles sont les nouvelles frontières de l'éducation populaire aujourd'hui ? Son action ne se situe-t-elle pas, justement, à l'interstice, voire hors des frontières instituées de la vie culturelle et sociale ? Ce questionnement est au cœur du séminaire d'analyse des pratiques associatives lancé par la commission "Education populaire et vie associative" de Peuple et Culture. A l'heure où les grandes fédérations d'éducation populaire sont considérées par certains comme des "mammouths ringards", il s'agit, à travers l'analyse d'expériences de terrain, de voir en quoi l'éduca-

tion populaire est un laboratoire d'innovation sociale...

Au programme du séminaire, une séance par trimestre en 99, programmée un vendredi de 18h à 21h dans les locaux de Peuple et Culture à Paris, sur les thèmes suivants :

Quelle(s) culture(s) pour quel peuple ? (5 mars), La promotion sociale par la voie associative : (se) former tout au long de la vie (4 juin),

Réseaux, projets de territoire et action fédérative : l'indépendance dans l'interdépendance ? (octobre 99) et Les relations internationales : vers une citoyenneté à racines multiples ? (décembre 99)

Echange franco-germano-russe

Peuple et Culture organise, du 4 au 12 juin 1999 à Volgograd, une rencontre franco-germano-russe pour des responsables d'associations travaillant avec l'ex-URSS depuis 1991. L'objectif de cette session est de mesurer les transformations que connaît la société russe depuis 1991 dans les domaines législatif, économique, politique, culturel et humain. Les associations se sont-elles maintenues ? Si tel

est le cas, sous quelle forme ? quel rapport économique et politique entretiennent-elles avec l'Etat ? Quelles sont les nouvelles formes d'organisation qui émergent et quels sont leurs rôles ? Autant de questionnements qui permettront d'évaluer le cadre des échanges actuels avec la Russie, d'analyser les contraintes et les nouvelles perspectives offertes aux participants de l'Est et de l'Ouest.

Attac

"Le "laisser-fairisme" et le "libre affairisme", qui tendent à dominer en matière d'échanges internationaux, n'ont rien de fatal ou d'inéluctable. Il est possible d'imposer une plus grande transparence sur les mouvements des capitaux, sur la réalité des paradis fiscaux. Il est possible d'imposer des réglementations internationales, une plus grande maîtrise sociale des sommes concernées, un droit d'ingérence des peuples dans la sphère financière. " : telle est la devise d'ATTAC.

(Association pour Taxer les Transactions et pour l'Aide au Citoyen), un collectif créé autour de journalistes du Monde Diplomatique. Cette taxation (dite taxe Tobin), ne prétend pas pouvoir éviter les grandes crises mais, en "mettant du sable dans les rouages de la spéculation", elle peut avoir un effet préventif et modérateur. Toutes les informations concernant les actions d'ATTAC (lancement de groupes locaux, débats, publications...) sont disponibles sur le site internet <http://attac.org>. Pour recevoir des informations régulières, il est également possible de s'inscrire sur la liste de diffusion d'ATTAC en écrivant à attac@rosa.bok.net

La Lettre de Peuple et Culture
numéro 20 tiré à 2 600 exemplaires
Directeur de la publication : Cécil Guitart
Secrétariat de rédaction et maquette : Catherine Beaumont
Conseillère de la rédaction : Corinne Baudelot
Conception graphique : Atelier jeudi
Impression : Autographe, Paris 20^{ème}
ISSN : 1259-2331

UNION PEUPLE ET CULTURE

108 - 100 RUE SAINT MAUR

75011 PARIS

TÉLÉPHONE : 01 49 29 42 80

TÉLÉCOPIE : 01 43 57 62 42

MÉL : unionpec@imagnet.fr

Associations adhérentes :

PEUPLE ET CULTURE ALLIER

BP 422 - 03707 Montluçon cedex

Tél : 04 70 03 94 07 - Télécopie : 04 70 28 54 44

PEUPLE ET CULTURE CORREZE

rue Louis Mie - 19000 Tulle

Tél : 05 55 26 32 25 - Télécopie : 05 55 26 88 95

PEUPLE ET CULTURE HAUTE-NORMANDIE

2, rue Saint Gorgon - BP 5 - 76380 Canteleu

Tél : 02 32 83 35 77 - Télécopie : 02 32 83 35 78

PEUPLE ET CULTURE LANGUEDOC-ROUSSILLON

18 rue Delmas - 34000 Montpellier

Tél : 04 99 13 32 33 - Télécopie : 04 67 92 41 13

PEUPLE ET CULTURE LOIRE-ATLANTIQUE

13 rue d'Angleterre - 44000 Nantes

Tél : 02 40 48 42 37 - Télécopie : 02 40 48 42 67

PEUPLE ET CULTURE PUY-DE-DOME

3, rue Gaultier de Biauzat - 63000 Clermont-Ferrand

Tél : 04 73 36 05 36 - Télécopie : 04 73 36 38 36

PEUPLE ET CULTURE TARN ET GARONNE

Ancien Collège / Maison de la Culture

82000 Montauban

Tél : 05 63 63 11 31

PEUPLE ET CULTURE RHONE-ALPES

C/O Gérard Chagniel,

170, galerie Arlequin - Apt 8419 - 38 100 Grenoble

Associations affiliées :

ACCUEIL PAYSAN

9, rue de la Poste 38000 - Grenoble

Tél : 04 76 87 73 75 - Télécopie : 04 76 17 01 78

ASFODEL

Le Pradel 07170 - Mirabel

Tél : 04 75 36 74 34 - Télécopie : 04 75 36 76 02

ASSOCIATION POUR LA CRÉATION DE

PEUPLE ET CULTURE 29

4, rue Augustin Morvan - 29200 Brest

Tél : 02 98 00 82 54 - Télécopie : 02 98 00 83 04

CREFAD

9, rue Sous les Augustins - 63000 Clermont-Ferrand

Tél : 04 73 31 50 45 - Télécopie : 04 73 31 15 26

MAISON DES JEUX

9, rue de la Poste - 38000 Grenoble

Tél : 04 76 43 28 36 - Télécopie : 04 76 43 4307

RELIER

9, rue de la Poste - 38000 Grenoble

Tél : 04 76 87 73 75 - Télécopie : 04 76 43 43 07

Les IFAD de Peuple et Culture en Languedoc-Roussillon :

IFAD ESPÉRAZA

1 rue Matalino - 11300 Festes et Saint André

Tél : 04 68 31 46 89

IFAD GANGES

Maison de l'entreprise - Place Jules Ferry - 34190 Ganges

Tél : 04 67 73 64 05 - Télécopie : 04 67 73 58 83

IFAD INSTITUT :

18, Av. de Maurin - 34000 Montpellier

Tél : 04 99 13 30 50 - Télécopie : 04 99 13 30 60

IFAD LODEVE-GIGNAC

10 bis, rue de la Sous Préfecture - 34700 Lodève

Tél : 04 67 44 10 66 - Télécopie : 04 67 44 25 12

IFAD NIMES

36, rue Florian - 30000 Nîmes

Tél : 04 66 28 79 79 - Télécopie : 04 66 28 79 70

IFAD PAILLADE

Cité Uranus - Apt 546 rue de Bari - 34080 Montpellier

Tél : 04 67 45 51 10 - Télécopie : 0467034169